

UN
VOYAGE D'AGRÉMENT

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris,
sur le théâtre du VAUDEVILLE, le 3 juin 1881.

COLLABORATEUR : M. ALEXANDRE BISSON.

PERSONNAGES

FERNAND DE SUZOR	MM. AD. DUPUIS.
BROCARD.	BOISSELOT.
HERCULE DE LA HAUDUSSETTE. .	ERNEST VOIS.
BRISTOL	CARRÉ.
ALFRED DE LANGLADE.	ROCHE.
UN INSPECTEUR GÉNÉRAL.	A. GEORGES.
BOMBÉ	CASTEL.
ANGÉLIQUE DE SUZOR.	M ^{me} LESAGE.
LUCILE	J. GOBY.
CLAUDINE	MEILLET.

A Paris, de nos jours.

Pour la mise en scène exacte et détaillée, s'adresser au régisseur général du théâtre du Vaudeville.

312/115
21

UN
VOYAGE D'AGRÉMENT

ACTE PREMIER

Riche salon bourgeois. — Porte au fond. — Portes dans les pans coupés : celle de gauche conduit chez M. de Suzor ; celle de droite, chez sa nièce Lucile. — À droite, premier plan, porte conduisant chez madame de Suzor. — À gauche, premier plan, cheminée. — Au milieu, table flauquée de deux chaises ; à gauche, canapé ; à droite, fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE

CLAUDINE, puis LUCILE.

CLAUDINE, entrant furieuse par le fond.

Il m'embrasse ! Il m'embrasse comme si j'étais chez une cocotte ! (Revenant à la porte.) Je ne sers que dans les maisons honnêtes, moi, entendez-vous, monsieur ? (Revenant.) Il me demande à voir madame, et il ne sait seulement pas son nom. Il a l'air de ne pas se douter que monsieur existe. (À la porte.) Vous avez de la chance que je n'aie pas appelé monsieur ; il vous aurait fait passer un joli quart d'heure.

LUCILE, entrant par la droite.

Ah ! vois donc, Claudine, mon gant.

CLAUDINE.

Je vais vous arranger ça, mademoiselle.

Elle recoud le gant de Lucile.

LUCILE.

A qui en avez-vous donc, Claudine ?

CLAUDINE.

Mademoiselle, je suis furieuse ! Madame votre tante est entrée précipitamment en me disant : « Voyez donc, Claudine, j'ai oublié de refermer la porte. » Je me suis dit : Voilà encore madame qui a été suivie par un insolent. C'est la troisième ou la quatrième fois que ça lui arrive depuis quelques jours.

LUCILE.

Elle est si jolie, ma tante !

CLAUDINE.

Et si distinguée !... Elle n'a pas l'air d'une cocotte... Je vais refermer la porte, et je me trouve en face d'un monsieur qui me dit... Mais il aurait fallu voir son air. (enc rimate.) « Vicomte Adalbert de Beausemblant. » — Je le regarde. — « Ami de Paquita. »

LUCILE.

Ami de Paquita !... Qu'est-ce que c'est que Paquita ?

CLAUDINE.

Ce doit être une Espagnole. — Je le regarde encore. — « Demande à la jolie personne qui vient d'entrer si elle veut me recevoir. — La jolie personne qui vient d'entrer, c'est madame. » — Il me répond d'un air goguenard : « Madame !... je n'en doute pas. Demande-lui si elle veut recevoir le vicomte de Beausemblant, ami de Paquita ! — Madame s'habille, nous avons du monde, ce soir. — Du monde ! tu es divine !... » Et il m'embrasse !

LUCILE.

Oh !

CLAUDINE.

Oui, mademoiselle, il m'a embrassée !

LUCILE.

Oh ! mon Dieu ! comme les jeunes gens deviennent effrontés ! — Je suis sûre que c'est le même que j'ai vu la semaine dernière à l'Opéra-Comique. Nous étions avec la vieille baronne dans la baignoire qui est près des fauteuils d'orchestre. La vieille baronne là, ma tante plus loin, mon oncle derrière ma tante, et moi, derrière la vieille baronne, près du passage, dans l'ombre. Au deuxième entr'acte, mon oncle était allé fumer son cigare ; un jeune homme brun, avec des favoris et des moustaches...

CLAUDINE.

Non, mademoiselle, ce n'est pas le même, le mien est blond, et il n'a pas de moustaches.

LUCILE.

Se pose dans le passage, le long de notre baignoire, regarde longtemps ma tante, qui ne s'en apercevait pas, puis il tire de sa poche une photographie, et se met à comparer... Et sa figure disait : « C'est ça... c'est bien ça !... » Puis il fait des yeux blancs, et se met à sourire en regardant ma tante, qui ne s'en aperçoit toujours pas. Enfin, l'entr'acte allait finir, il compare une dernière fois... je me penche... je regarde...

CLAUDINE.

La photographie de madame ?

LUCILE.

La même que celle que mon oncle a toujours dans son porte-cigares.

CLAUDINE.

Vous n'avez rien dit à madame ?

LUCILE.

Je n'ai pas osé... Elle serait désolée. C'est très désagréable de penser qu'on a son portrait dans la poche de quelqu'un qu'on ne connaît pas.

CLAUDINE.

Oh ! quand on est très jolie, comme madame...

LUCILE.

Ce n'est pas une raison !

CLAUDINE.

Mais moi, mademoiselle, faut-il que je remette cette carte à madame ?

LUCILE.

La carte du monsieur qui l'a embrassée ?

CLAUDINE.

Il a mis dessus, au crayon : « Ami de Paquita. »

LUCILE, avec importance, en passant à gauche.

Ne la remets pas tout de suite. Je demanderai conseil à Alfred, quand nous serons mariés.

CLAUDINE.

Mais, mademoiselle ne se marie que dans quinze jours.

LUCILE.

Eh bien ! ce soir, quand notre contrat sera signé. La signature du contrat, n'est-ce pas, c'est déjà quelque chose ?

CLAUDINE.

Oui, mademoiselle, c'est beaucoup.

LUCILE.

Alors, attends !

CLAUDINE.

Bien, mademoiselle. Voici Monsieur de Langlade,

LUCILE.

Alfred !

SCÈNE II

LES MÊMES, ALFRED.

ALFRED, entrant par le fond.

Je vous demande pardon, mademoiselle, de venir ainsi bien avant l'heure.

LUCILE.

Vous paraissez tout ému.

ALFRED.

J'ai appris une nouvelle si étrange qu'il m'a été impossible d'attendre.

Il s'assoient.

CLAUDINE, vivement.

Je vais habiller madame. (En sortant.) Il ne faut pas que je les dérange. Moi, si j'étais avec mon cousin, je ne voudrais pas être dérangée.

Elle sort à droite.

LUCILE, dès que Claudine est sortie, à Alfred.

Quelle est cette nouvelle ?

ALFRED.

On m'a dit que votre oncle avait autorisé une autre personne à vous faire la cour.

LUCILE.

Quand ?

ALFRED.

Ce matin même.

LUCILE.

Le jour de la signature du contrat ?

ALFRED.

Oui.

LUCILE.

C'est impossible !

ALFRED.

On m'a nommé ce nouveau prétendant. Il est parent d'un homme très influent. Il est très joli garçon. Il est avocat. Il se nomme Ernest Bristol.

LUCILE.

Je ne le connais pas.

ALFRED.

J'ai pensé que j'avais déplu à M. de Suzor, et comme je sais que vous êtes résolue à lui obéir en tout, aveuglément...

LUCILE.

Il est mon tuteur, il m'a élevée... je n'ai que lui au monde.

ALFRED, se levant.

Vous voyez bien, vous ferez ce qu'il voudra.

LUCILE, se levant aussi.

Mais il vous a donné sa parole, et tout à l'heure encore il me faisait votre éloge. On a voulu vous effrayer.

ALFRED.

Je ne demanderais pas mieux que de le croire.

LUCILE.

Et moi, j'en suis sûre.

ALFRED.

Oh! que j'aime à vous entendre!

FERNAND, paraissant au pan coupé à gauche.

Ah! ah!

LUCILE.

Eh bien! eh bien! Ce n'est pas une raison pour m'embrasser la main.

ALFRED.

Je suis si ému!

SCÈNE III

LUCILE, ALFRED, FERNAND.

FERNAND.

Enfin, on signe le contrat ce soir.

ALFRED.

C'est M. de Suzor.

LUCILE.

Mon oncle!

FERNAND, descendant.

Brocard n'est pas venu?

LUCILE.

Si, mon oncle, il va revenir.

FERNAND.

Quel air avait-il?

LUCILE.

Il n'en avait pas.

V.

I.

FERNAND.

Parbleu! il n'en a jamais. Quelle figure ingrate! —
Paraissait-il inquiet?

LUCILE.

Non, au contraire.

FERNAND.

Alors, ça va bien.

LUCILE.

Mon petit oncle, nous sommes bien troublés tous les deux.

FERNAND.

J'ai bien vu. Mais... n'en abusez pas. C'est pour ton fiancé
que je dis ça.

LUCILE.

On a raconté à Alfred que tu avais autorisé une autre
personne à me faire la cour.

FERNAND.

Mais il me semble que, tout à l'heure, ce n'était pas une
autre personne...

LUCILE.

J'ai répondu que c'est impossible.

FERNAND, passant à Alfred.

Certainement, c'est impossible, puisque tu épouses M. de
Langlade, ici présent.

LUCILE.

Notre mariage ne peut plus se rompre, n'est-ce pas?

FERNAND.

Prenez-vous votre oncle pour une girouette?

LUCILE.

Oh! non! oh! non!

FERNAND.

Un oncle qui a été lieutenant de l'ouvèterie.

LUCILE.

Pardonnez-moi.

FERNAND.

D'ailleurs, nous signons le contrat ce soir, avec pompe. Nous donnons un dîner en l'honneur des fiancés.

LUCILE, à Alfred.

Vous entendez, vilain peureux?

ALFRED.

Je ne sais pas alors pourquoi on est allé chercher M. Ernest Bristol.

FERNAND.

M. Ernest Bristol?

LUCILE.

Tu le connais?

FERNAND.

Je ne l'ai jamais vu, mais on m'a parlé de lui.

LUCILE.

Quand?

FERNAND.

Ce matin, je crois, Ernest Bristol, avocat?

ALFRED, inquiet.

Précisément.

FERNAND.

J'ai reçu la visite de son cousin, conseiller municipal à Paris. C'est un homme à ménager. Je l'ai prié de ne pas changer le nom de ma rue.

LUCILE.

Pourquoi venait-il te voir ?

FERNAND.

Pour me parler de toi, en effet, et de son parent.

LUCILE.

Que lui as-tu répondu ?

FERNAND.

Ma foi, je ne sais plus trop. Je venais de recevoir une lettre grave, très grave... J'ai dû répondre oui, tout le temps.

LUCILE.

Comment ?

FERNAND.

Quand je suis préoccupé d'autre chose, je réponds toujours oui ; ce n'est pas compromettant, pour les hommes, du moins.

ALFRED, *interdit.*

Mais, monsieur, alors...

LUCILE.

Mais, mon oncle, on va croire que notre mariage est rompu.

FERNAND.

J'arrangerai ça... je verrai ce jeune homme. Il me semble que je l'ai autorisé à se présenter.

ALFRED.

A se présenter ?

LUCILE.

C'est trop, cela... Et si vous êtes encore distrait ?

FERNAND.

Mais rassure-toi donc. Je ne suis pas toujours distrait ; c'est un accident.

LUCILE.

Vous direz que je me marie avec M. de Langlade.

FERNAND.

Et que tu en es bien aise.

LUCILE.

Je ne m'en cache pas.

FERNAND.

Mais je l'aime beaucoup, moi, ton fiancé.

ALFRED.

Oh! monsieur!

FERNAND.

Il a beaucoup de talent comme architecte.

ALFRED.

Oh! monsieur!

FERNAND.

Il a bâti, près du parc Monceau, un petit hôtel, un bijou!

ALFRED, s'inclinant.

Oh! monsieur!

LUCILE.

Vous me le montrerez.

ALFRED.

Certainement.

FERNAND, bas.

Vous lui en montrerez un autre.

ALFRED.

Un autre?

FERNAND.

Vous ne pourriez pas lui nommer la personne qui l'habite.

ALFRED.

Ah ! vous parlez de...

FERNAND.

Celui-là.

LUCILE.

Alors, mon oncle, c'est très joli ?

FERNAND.

Une merveille d'élégance et de goût.

ALFRED.

Oh ! monsieur !

FERNAND.

Ne soyez pas modeste. (Bas.) Il paraît que vous avez un succès énorme près des petites dames ?

ALFRED, vivement.

Comme architecte.

FERNAND.

Ne rougissez pas devant votre femme, bêta.

LUCILE.

Que lui dites-vous, mon oncle ?

FERNAND.

Je lui dis que je le formerai quand il sera mon neveu.

LUCILE.

J'espère que voilà une bonne parole.

Brocard entre par le fond.

FERNAND.

Ah ! Brocard ! voici Brocard ! (Courant à lui.) Eh bien ! Brocard, je... (Brocard, sans répondre, l'interrompt en lui montrant Lucile et Alfred.) Oui.

LUCILE, allant vers sa chambre.

Nous vous laissons, mon oncle.

FERNAND, à Alfred.

Nous dinons à sept heures.

LUCILE.

Arrivez de bonne heure.

ALFRED.

Je n'oserai pas arriver le premier.

LUCILE.

Moi, je vous le pardonnerai.

Les deux jeunes gens sortent, Lucile à droite, Alfred au fond, en se disant adieu du regard.

SCÈNE IV

FERNAND, BROCARD.

FERNAND, vivement à Brocard.

Eh bien ?

BROCARD.

Eh bien, je n'ai pas encore de réponse.

FERNAND.

Comment, pas encore ? Mais c'est pour neuf heures ! as-tu bien lu ?... Ce soir, neuf heures, ce soir !

BROCARD.

Parfaitement... On doit m'envoyer la réponse chez toi.

FERNAND.

Qui as-tu vu ?

BROCARD.

Je n'ai vu personne.

FERNAND.

Personne?

BROCARD.

Mais j'ai fait parler, et on m'a affirmé que ça ne souffrirait pas de difficulté.

FERNAND.

Tu n'as vu personne, tu as fait parler, on t'a affirmé... — Ces petites phrases me paraissaient suffisantes quand le danger n'était pas imminent. Mais, je l'avoue que depuis ce matin je suis inquiet.

BROCARD.

Sois donc tranquille... Le parquet agit d'un côté, le directeur des grâces, de l'autre. — Ça se contrarie toujours un peu d'abord, mais ça finit par s'arranger.

FERNAND.

Tu as été juge au tribunal de commerce, tu connais la procédure; moi je n'y entends rien. Je m'en rapporte à toi, aveuglément. — D'ailleurs tu t'es chargé de me tirer d'embarras.

BROCARD.

Absolument.

FERNAND.

Et c'était ton devoir.

BROCARD.

Mon devoir d'ami.

FERNAND.

C'est toi qui as fait tout le mal.

BROCARD.

Moi?

FERNAND.

C'est toi qui m'as entraîné.

BROCARD.

Où t'ai-je entraîné? Quand t'ai-je entraîné?... Avec ça qu'autrefois...

FERNAND.

Autrefois, j'étais garçon, je venais tous les ans passer trois mois à Paris, et j'y menais une vie de polichinelle. Mais maintenant, je suis marié, et par conséquent vertueux. Je dois ça à ma jeune femme, d'abord. Et puis, je connais trop bien, par expérience, les envers du mariage. Quand un amant, un peu adroit, peut dire à madame : « Voilà ce que votre mari a fait ! » le mari est flambé. C'est un feu de joie. — Et moi, j'ai quelque vingt-cinq ans de plus que ma femme, c'est un chiffre. Il ne m'a pas effrayé, il ne m'effraie pas encore. J'adore ma femme, et elle est cent fois plus séduisante que toutes les donzelles du Skating réunies. — Pourquoi y suis-je allé, au Skating?

BROCARD.

Parce que ta jeune femme était depuis quinze jours à Perpignan.

FERNAND.

Chez sa mère.

BROCARD.

Parce que tu étais seul à Paris, parce que tu l'ennuyais.

FERNAND.

Oui, je m'ennuyais, certainement, mais je m'ennuyais avec courage, et si tu ne m'avais pas monté l'imagination.

BROCARD.

En quoi t'ai-je monté l'imagination?

FERNAND.

En me racontant tes fredaines.

BROCARD.

Tu es bien impressionnable !

FERNAND, passant et s'asseyant sur le canapé.

Je le suis... et malgré moi, quand je vois une jolie fille... j'ai le cœur près du bonnet. Tu le sais, tu aurais dû le comprendre.

BROCARD, allant à lui.

Ce n'est pas moi qui ai inventé mademoiselle Paquita.

FERNAND.

Non, mais tu en avais inventé une autre qui était son amie.

BROCARD.

Ce n'est pas moi qui les ai invitées toutes deux à souper au Café Américain.

FERNAND.

Non, elles se sont invitées elles-mêmes.

BROCARD, s'asseyant sur une chaise.

Je ne voulais leur offrir qu'un fruit, moi.

FERNAND.

Un fruit, un fruit... Il ne faut jamais être bête, même quand on fait une sottise.

BROCARD.

Avoue au moins que tu t'es amusé, et que Paquita te plaisait fort.

FERNAND.

Elle a du montant.

BROCARD.

Voilà ce qui t'a entraîné !

FERNAND.

Parbleu! après le champagne...

BROCARD.

Tu avais bel et bien perdu la tête.

FERNAND.

Jamais complètement. — Ainsi quand elle m'a demandé mon nom, je lui ai répondu que j'étais Castillan. — J'avais oublié qu'elle s'appelait Paquita. — Mais j'ai eu l'esprit d'ajouter : « Puisque nous sommes tous les deux de la Castille, nous devons connaître l'espagnol... parlons français! » Avais-je perdu la raison?

BROCARD.

Tu lui as laissé prendre une photographie de ta femme.

FERNAND, se levant et passant.

Ne me rappelle pas ça! Elle me l'a enlevée dans mon porte-cigares. Mais je lui ai dit que c'était une ancienne maîtresse.

BROCARD.

Ça ne vaut pas mieux.

FERNAND.

Ça prouve que je n'avais pas perdu le sens moral. Mais je ne m'excuse pas, et quand je pense que cette Paquita... une cocotte!... a eu dans ses mains... ne parlons plus de ça. — Seulement, puisque tu cherches à me prouver aujourd'hui que tous les torts sont de mon côté, je vais te dire ce que j'ai sur le cœur.

Il s'assied près de la table.

BROCARD.

Parle!

FERNAND.

Je trouve que tu ne t'es pas conduit en gentilhomme.

BROCARD.

Quand ?

FERNAND.

Après le souper, quand nous sommes sortis.

BROCARD.

Tu te disputais avec tous les cochers.

FERNAND.

Parce qu'ils ne voulaient pas me conduire à Meudon. J'avais envie d'aller voir lever l'aurore dans le bois de Meudon.

BROCARD.

Ils avaient le droit de refuser.

FERNAND.

Je ne conteste pas leur droit, — mais j'exige qu'on soit poli avec moi, quand j'ai une femme à mon bras, — fût-ce la dernière des cocottes. — Et ces messieurs étaient insolents, alors je me suis fâché !

BROCARD.

Avec ta canne ?

FERNAND.

Peut-être... C'était une badine... Voilà Paquita qui hurle...

BROCARD.

En se jetant dans mes bras.

FERNAND.

Un sergent de ville accourt, je me sens touché à l'épaule, ça m'exaspère. La scène devient déplorable ; je me retourne, tu n'étais plus là !

BROCARD.

J'avais emmené les deux femmes.

FERNAND.

Il me semble que ce n'était pas le moment de partir.

BROCARD.

Mais, mon bon, je suis marié, moi!

FERNAND.

Depuis quinze ans, ça ne compte plus.

BROCARD.

Ma femme était à Paris!... Elle aurait tout appris le lendemain... Elle n'était pas à Perpignan, comme la tienne.

FERNAND.

Si tu avais été là, tu m'aurais retenu.

BROCARD.

Tu n'écoutais rien.

FERNAND.

Tu m'aurais fait remarquer que j'avais tort de continuer à être violent avec un sergent de ville. — Ça ne réussit jamais aux hommes d'ordre. — Tu m'aurais accompagné, au moins, chez le commissaire; tu m'aurais évité d'être traduit en police correctionnelle. J'aurais pu te faire appeler au tribunal, comme témoin à décharge.

BROCARD.

Qu'y aurais-je fait? puisque je n'avais rien vu.

FERNAND.

Tu m'aurais soutenu du regard. Quand on a commencé mon interrogatoire, je me suis trouvé bête subitement, et un homme qui se trouve bête est perdu. — Il ne faut jamais se trouver bête! — J'avais pris un avocat inconnu, — le plus inconnu des avocats, — pour éloigner la foule. J'y ai réussi.

BROCARD.

Et puis, je suis allé pour toi chez tous les journalistes.

FERNAND.

Là, tu as fait acte de dévouement.

BROCARD.

Ta femme et tes amis n'ont absolument rien su.

FERNAND.

Heureusement. — Mais si on m'obligeait maintenant à faire mes quinze jours de prison?

BROCARD.

Non!... espérons que non.

FERNAND.

Comment, espérons?... Tu as donc encore des doutes?

BROCARD.

La lettre que tu as reçue ce matin tendrait à me prouver que je n'ai pas, jusqu'à présent, complètement réussi.

FERNAND, se levant.

Pas complètement, je crois bien. — On m'intime l'ordre de me constituer prisonnier, ce soir, avant neuf heures.

BROCARD, se levant.

Je suis étonné de ne pas avoir de réponse.

FERNAND.

A cinq heures cinquante-sept?

BROCARD.

Il ne faut que vingt minutes pour aller d'ici à la prison.

FERNAND.

Tu crois donc que ça se pourrait? Tu admets donc que ce serait possible?

BROCARD.

Mon ami, tout est possible.

FERNAND, passant.

Jamais, jamais il ne m'est entré dans la cervelle que je serais obligé d'aller en prison, moi ; et je vivais sur les promesses ! — Je continue à marier ma nièce... je donne un diner de vingt couverts...

CLAUDINE, entrant par le fond.

Une lettre très pressée pour Monsieur Brocard.

FERNAND et BROCARD.

Ah !

Il s'élançait en même temps pour prendre la lettre. — Madame de Suzor entre vivement par la droite. — Ils s'arrêtent interloqués. — Brocard prend la lettre, et la roule dans ses doigts, sans pouvoir l'ouvrir, en redescendant à gauche.

SCÈNE V

LES MÊMES, ANGÉLIQUE.

FERNAND, vivement.

Ma femme !

ANGÉLIQUE.

Je ne vous dérange pas ?

FERNAND.

Non, Angélique, non. — Vous ne me dérangez jamais. — C'est mon ami Brocard...

ANGÉLIQUE.

J'ai bien reconnu monsieur. (Venant à Brocard.) Je me suis trouvée, hier, monsieur, dans un salon avec votre jeune belle-sœur qui revient d'Italie.

BROCARD.

Oui, madame.

ANGÉLIQUE.

Elle est enthousiasmée de son voyage, et elle parle de l'Italie avec une telle admiration que c'est à donner envie d'y aller tout de suite. (A Fernand.) Mon ami, nous avons une grave question à traiter. — Qui mettrez-vous à ma droite?

FERNAND.

A votre droite, chère amie?

ANGÉLIQUE.

A table, ce soir? — Vous hésitez depuis huit jours.

FERNAND.

J'hésite, oui, — j'hésite entre le maire de notre arrondissement et le sous-préfet de Pontoise.

ANGÉLIQUE.

Qu'en pensez-vous, monsieur Brocard?

BROCARD, qui tourne la lettre dans ses doigts, sans oser l'ouvrir.

Mon Dieu, madame, c'est très embarrassant.

ANGÉLIQUE, souriant.

N'est-ce pas?

FERNAND.

Le maire est un homme éminent, mais le sous-préfet vient de Pontoise... exprès; mettons le sous-préfet, chère amie.

ANGÉLIQUE, à Fernand.

A la bonne heure, voilà une décision. (Elle va pour partir. Brocard va ouvrir la lettre. Fernand le regarde anxieux. — Angélique s'arrête.) Vous paraissez préoccupé, monsieur de Suzor?

FERNAND.

Non, non, pas du tout.

ANGÉLIQUE, à Brocard.

Ne trouvez-vous pas que M. de Suzor a l'air nerveux?

BROCARD.

Non, je ne trouve pas.

ANGÉLIQUE, à Fernand.

Ce n'est pas l'émotion de marier votre pupille?

FERNAND.

Je t'assure que je suis très gai.

ANGÉLIQUE.

Et vous avez raison, elle fait un excellent mariage.

(À Brocard.) Connaissez-vous le jeune de Langlade?

BROCARD.

Oui, madame, certainement. — Architecte distingué déjà.

ANGÉLIQUE.

Très bien élevé surtout, et d'une tenue parfaite, ce qui devient de plus en plus rare. Je ne sais si je ressens encore l'influence de la province, mais depuis que je suis revenue de Perpignan, il me semble que vos jeunes Parisiens ont perdu tout sentiment des convenances... on a à subir des regards effrontés, qui me déconcertent tout de suite, moi. Je n'oserai plus sortir seule. Je vous prévient, monsieur de Suzor, que maintenant, quand je ne serai pas en voiture, je suis résolue à toujours réclamer votre bras.

FERNAND.

Il est à toi, chère amie, il est à toi. (Après avoir regardé sa montre.) Brocard n'ose pas te demander l'autorisation de lire une lettre qu'on vient de lui envoyer ici.

ANGÉLIQUE, à Brocard.

Mais lisez, lisez, je vous en prie.

BROCARD.

Puisque vous daignez le permettre...

ANGÉLIQUE, à Fernand, plus ému que jamais. — Bas.

Regardez M. Brocard.

FERNAND.

Je le regarde.

ANGÉLIQUE.

Il a une façon de baisser les yeux dévotement, et de prendre des poses béates qui m'amuse toujours.

FERNAND.

Oui, oui.

ANGÉLIQUE.

Sans compter qu'il se teint les cheveux et la barbe. Il a l'air d'un saint restauré.

FERNAND.

Alors, vous ne voulez pas que je me fasse colorier comme lui?

ANGÉLIQUE, vivement.

Oh! non, non, restez comme vous êtes.

FERNAND, regardant Brocard qui a tu la lettre, et qui demeure impassible, à part.

Sa figure ne dit rien. Cet animal a une figure qui ne dit rien.

ANGÉLIQUE.

C'est ainsi que je vous ai épousé, et je vous ai épousé parce que vous me plaisiez.

Brocard se rapproche vivement de Fernand.

BROCARD, bas, lui donnant une petite tape.

Fais tes préparatifs.

FERNAND, ahuri.

Hein?

BROCARD.

Je n'ai rien obtenu.

FERNAND, atterré.

Alors?...

ANGÉLIQUE.

C'est bien entendu. Nous mettrons le sous-préfet à droite?

FERNAND, ahuri.

Oui, oui, le sous-préfet à droite, et le maire par-dessus...
je veux dire à gauche.

ANGÉLIQUE.

Quant aux autres...

FERNAND.

Comme il vous plaira, chère amie.

ANGÉLIQUE.

Vous me donnez carte blanche?

FERNAND.

Absolument.

ANGÉLIQUE.

Alors, je favoriserai mes amis.

FERNAND.

Je vous en prie.

Angélique sort à droite.

SCÈNE VI

FERNAND, BROCARD.

FERNAND, courant à Brocard, aussitôt que madame de Suzor a disparu.
Tu n'as rien obtenu ?

BROCARD.

Il paraît que je m'y suis mal pris. J'aurais dû d'abord demander un sursis.

FERNAND.

Très bien. Tu t'y es mal pris, et tu me dis maintenant : Fais tes préparatifs.

BROCARD.

Je suis désolé !

FERNAND.

Il faut que dans trois heures je sois enfermé, ou bien on mettra la force armée en campagne pour m'appréhender au corps ! Voilà où j'en suis !

BROCARD.

Ne te surexcite pas inutilement.

FERNAND.

Et ma femme apprendra en même temps que je suis condamné à quinze jours de prison pour m'être grisé avec une cocotte. — Eh bien, non, non, ça ne se peut pas.

BROCARD.

Il faut envisager la situation avec calme.

FERNAND.

Avec calme !... Il est superbe ! et c'est lui qui est cause de tout !

BROCARD.

Moi, mais tu oublies toutes les démarches que j'ai faites.

FERNAND.

Elles ont un joli résultat, tes démarches. Mais, sans tes démarches, j'aurais préparé les choses de loin. J'aurais dit négligemment : « Je songe à faire un petit voyage d'agrément, cette année, dans une semaine ou deux, — un petit voyage de quinze jours. » Mais à présent... à présent... Veux-tu que je me lève après le potage, pour dire au sous-préfet, qui sera à droite, et au maire, qui sera à gauche : « Je vais faire un petit voyage d'agrément. » Est-ce que ça serait vraisemblable? Il ne s'agit plus de récriminer, il faut agir d'abord; je ne veux, à aucun prix, avouer à ma femme que je vais en prison.

Il passe.

BROCARD.

Ce sera difficile.

FERNAND.

Et je suis prêt à tout sacrifier — tout — pour qu'elle n'apprenne jamais que j'y suis allé.

BROCARD.

Je ne vois pas ce que tu peux faire?

FERNAND.

Ma femme ne doit rien savoir, — partons de là.

BROCARD.

Quand tu sortiras d'ici ce soir...

FERNAND.

Je dirai que je vais faire un voyage.

BROCARD.

Comme ça, tout de suite?

7.

2.

FERNAND.

Comme ça, ou autrement, ce ne peut être qu'un voyage.

BROCARD.

Et le contrat qu'on signe ce soir?

FERNAND.

On le signera un autre jour.

BROCARD.

On ne peut pas le signer sans toi.

FERNAND.

Alors, je romprai le mariage tout de suite, ça vaut mieux.

BROCARD.

Ce serait un moyen violent.

FERNAND.

Dans ma situation, on ne cherche pas les moyens, on les prend comme on les trouve... Je veux garder l'estime de ma femme — et mon repos — et tout ce que les maris perdent si souvent.

BROCARD.

Et ton dîner? ton dîner de vingt couverts...

FERNAND.

Ça, rien n'est plus simple. Je vais immédiatement envoyer à tous mes invités une dépêche fermée, avec ces mots : un accident... un événement... n'importe quoi; ces contre-temps-là arrivent quelquefois.

CLAUDINE, entrant avec une lettre, par le fond.

Monsieur!

FERNAND.

Une autre lettre?

CLAUDINE.

Non, monsieur, c'est une carte, c'est un monsieur...

Elle attend au fond.

FERNAND, prenant la carte et lisant :

« Ernest Bristol, avocat. » C'est le cousin d'un conseiller municipal, qui aurait peut-être pu me tirer d'affaire, si je l'avais connu plus tôt. Il venait me demander la main de ma pupille.

BROCARD.

Eh bien, tu lui as dit qu'elle épousait...

FERNAND.

Non, je l'ai oublié.

BROCARD.

Ah!

FERNAND.

Mais à présent que je vais rompre... la visite du conseiller ce matin, à qui j'ai répondu oui par distraction, la démarche de ce jeune homme, auquel nous répondrons oui et non, — tout ça peut me servir.

BROCARD.

À quoi?

FERNAND.

À quoi?... je n'en sais rien, je cherche, je bats le buisson. Tu vas recevoir le jeune Bristol à ma place.

BROCARD.

Que lui dirai-je?

FERNAND.

Tout ce que tu voudras. Tu connais la situation, — ne le décourage pas... encourage-le même... ça peut servir. (A Claudine.) Faites entrer. — (A Brocard.) Tu ne le garderas pas longtemps.

BROCARD.

Sois tranquille!

FERNAND.

Il faut que je sache pourquoi je romps le mariage de ma nièce et pourquoi je suis forcé de partir à neuf heures. Je ne trouverai pas tout de suite. En attendant, je vais envoyer des dépêches à mes invités : « Un événement imprévu... » la formule est bonne.

Il sort par la gauche.

SCÈNE VII

BROCARD, BRISTOL.

BRISTOL, entrant par le fond avec une extrême politesse et en baissant les yeux.

Mon cousin, conseiller municipal à Paris, ne m'a pas laissé ignorer, monsieur, le bienveillant accueil... mais, pardon... ce n'est pas M. de Suzor.

BROCARD.

Je suis un de ses amis, et comme Suzor est retenu, en ce moment, par une affaire extrêmement grave, il m'a prié de de vous recevoir à sa place. Aristide Brocard.

Il le fait asseoir à droite et s'assied près de lui.

BRISTOL.

Je n'ai pas l'honneur d'être connu de M. de Suzor... je ne l'ai vu qu'une fois, mais dans une circonstance où il m'a été facile de le juger.

BROCARD.

Où donc?

BRISTOL.

A la police correctionnelle...

BROCARD, vivement en se levant.

Chut!... (Ils changent de place en regardant autour d'eux.) A la police correctionnelle?

BRISTOL, assis à gauche.

J'ai l'honneur d'être avocat... J'ai assisté, — presque seul, — à l'interrogatoire de M. de Suzor.

BROCARD.

Il paraît que Suzor n'a pas été brillant.

BRISTOL.

Embarrassé... peut-être, — mais je me disais en l'écoutant : « Voilà un homme que je voudrais bien avoir pour beau-père! »

BROCARD.

Il n'a pas de fille.

BRISTOL.

C'est ce que j'ai appris, — il n'a qu'une nièce; — mais quel oncle, monsieur, quel excellent oncle!... j'ai cherché à voir mademoiselle sa nièce; je l'ai rencontrée deux ou trois fois. — Elle est charmante!

BROCARD.

Elle a une très jolie fortune.

BRISTOL.

On me l'a dit. — Mon cousin, conseiller municipal à Paris, a eu l'honneur de se présenter ce matin...

BROCARD.

Oui, monsieur; seulement Suzor, ce matin, a commis une erreur.

BRISTOL.

Une erreur?

BROCARD.

Ou une omission, si vous aimez mieux. — Il a négligé de dire à votre parent que sa pupille est déjà fiancée...

BRISTOL, se levant.

Ah! mon Dieu!

BROCARD.

A un jeune architecte, M. de Langlade, et qu'on signe le contrat ce soir.

Il se lève.

BRISTOL.

Ah! monsieur! ah! monsieur! Vous me donnez un coup mortel.

BROCARD.

Vous connaissez à peine mademoiselle Lucile.

BRISTOL.

J'en suis déjà éperdument épris, monsieur... éperdument épris. — Je la trouve ravissante, et, quand je viens tout enfariné d'espérance, vous me dites qu'elle est promise.

BROCARD.

Un contrat n'engage pas absolument, et d'ailleurs il n'est pas signé.

BRISTOL.

Vous supposez que j'ai encore quelques chances?

BROCARD.

Je ne dis pas, je ne sais pas.

BRISTOL.

Il me semble que si je pouvais lui parler...

BROCARD.

Le moment serait mal choisi.

BRISTOL.

Mais demain, après-demain... je viendrai tous les jours.

BROCARD.

Ce ne sera pas facile. — On peut tout vous confier, puisque vous savez tout... Ce soir même...

Il lui remet la dépêche.

BRISTOL, baissant la voix.

Il se constitue prisonnier.

BROCARD, de même.

Oui.

BRISTOL.

Dans quelle prison? (Brocard lui montre encore la dépêche.) Qui est donc directeur?

Il tire un carnet de sa poche.

BROCARD.

Je ne sais pas.

BRISTOL, lisant.

« La Haudussette. » J'en ai connu un; mais ce ne peut être celui-là, c'était un gommeux. Enfin, je verrai, et si je ne le connais pas, mon cousin, le conseiller municipal, le connaîtra certainement.

BROCARD.

Vous recommanderiez mon pauvre ami?

BRISTOL.

Si je le recommanderai! — comme un oncle, monsieur, comme un oncle!

BROCARD.

Il va sans dire que la famille ignore cette mésaventure.

BRISTOL.

Je comprends, je comprends. — Il donnera à son absence momentanée une autre cause?

BROCARD.

Précisément.

BRISTOL.

Je ne ferai pas payer mon silence, mais j'espère que M. de Suzor appréciera ma discrétion.

BROCARD.

Soyez-en convaincu.

BRISTOL.

Sur ce mot, je me retire, encore une fois heureux, cher monsieur...

BROCARD.

Brocard.

BRISTOL.

Cher monsieur Brocard, d'avoir fait votre connaissance.

BROCARD, en le reconduisant.

Je ne suis pas moins ravi, cher monsieur...

BRISTOL.

Bristol.

BROCARD.

Bristol, d'avoir fait la vôtre.

Ils se serrent la main affectueusement.

ALFRED, entrant par le fond.

Monsieur de Suzor m'a fait demander.

Il salue.

BROCARD, embarrassé et se déterminant à le présenter.

Monsieur Alfred de Langlade.

BRISTOL, à part.

Le prétendu !

BROCARD.

Monsieur Bristol.

ALFRED, à part.

Mon rival !

BRISTOL.

Je m'aperçois que j'ai trop prolongé ma visite... Monsieur !... monsieur !...

Il sort cérémonieusement par le fond.

ALFRED, à part, descendu.

M. Brocard lui serrait les mains.

SCENE VIII

BROCARD, ALFRED, puis FERNAND.

BROCARD, à part.

Il est très bien, cet avocat.

ALFRED.

Vous connaissiez déjà M. Bristol ?

BROCARD, redescendant.

Non, je le vois pour la première fois.

ALFRED.

Il avait l'air enchanté.

BROCARD.

Oui, oui, je ne sais pas pourquoi.

ALFRED.

A-t-il vu M. de Suzor ?

BROCARD.

Non... Fernand est retenu par une affaire grave, je l'ai remplacé.

ALFRED.

C'est que je suis si heureux, moi, mon cher monsieur Brocard, je suis si heureux que tout me fait peur, et s'il fallait renoncer à mademoiselle Lucile... Savez-vous pourquoi M. de Suzor m'a envoyé chercher ?

BROCARD.

J'ignorais qu'il vous eût envoyé chercher.

FERNAND, entrant par la gauche, très gracieux.

Ah ! monsieur de Langlade ! je vous remercie de votre empressement.

ALFRED.

On m'a dit qu'il y avait urgence.

FERNAND.

Oui. — (A Brocard.) Voici la liste de nos invités, et ce que je leur écris. — Expédie-leur à tous la même dépêche télégraphique, et fais-la porter par un commissionnaire, ça arrivera plus vite. Hâte-toi !

BROCARD, en sortant, par le fond.

Comment va-t-il s'en tirer ?

SCÈNE IX

FERNAND, ALFRED.

FERNAND, regardant sa montre.

J'ai encore le temps. — (A Alfred.) Monsieur, nous devons ce soir, signer votre contrat de mariage.

ALFRED.

Oui, monsieur, et j'en suis bien heureux ! je le disais à M. Brocard.

FERNAND.

La signature du contrat n'établit jamais qu'un lien conditionnel, mais je pense, moi, qu'une signature quelconque engage toujours, et qu'il vaut mieux s'expliquer avant qu'après.

ALFRED, étonné.

Nous expliquer ? — Tout ce que vous exigerez est accordé d'avance.

FERNAND.

Vous avez beaucoup de talent comme architecte.

ALFRED, recommençant à saluer.

Oh ! monsieur.

FERNAND.

Mais vous avez une bien singulière clientèle !

ALFRED.

Ce n'est pas celle-là que j'aurais préférée.

FERNAND.

Pourquoi ? — Elle est remuante, elle est bruyante... elle met tout de suite un homme en relief.

ALFRED.

Je reconnais que je lui dois beaucoup.

FERNAND.

Vous lui devez tout. Seulement, je vous conseille de ne pas vous marier.

ALFRED, ahuri.

Vous me conseillez ?....

FERNAND.

Dans votre intérêt, le plus sage pour vous est de rester garçon.

ALFRED.

Mais, monsieur, vous me disiez tout à l'heure...

FERNAND.

Que vous me plaisiez beaucoup, c'est vrai ! mais quand on a comme vous l'agrément d'être l'architecte des petites dames, on ne se marie pas.

ALFRED.

Vous saviez déjà quelle était ma profession.

FERNAND.

Mais j'ignorais votre spécialité... Songez que je suis tuteur, c'est-à-dire responsable devant un conseil de famille. — Je ne dois pas donner ma pupille à un mari qui, par état, ne peut pas lui être fidèle.

ALFRED.

Je le serai, cependant. Jamais l'idée ne me viendra de tromper ma femme.

FERNAND.

Alors, vous passerez pour un naïf, et vous perdrez votre clientèle ; — c'est un dilemme.

ALFRED.

Eh bien, monsieur, j'aime mieux la perdre, j'en chercherai une autre.

FERNAND.

Une autre !... une autre !... Mais alors je donne ma pupille à un monsieur dont la position n'est pas faite.

ALFRED.

Vous voulez me désespérer, mais je vous jure, monsieur, que j'ai le plus profond mépris pour toutes ces demoiselles.

FERNAND.

Le mépris n'est pas un obstacle. Nous savons tous qu'elles ne demandent pas qu'on les respecte.

ALFRED.

Je ne trouverai jamais qu'un mot à vous répondre : J'adore mademoiselle Lucile, et je serai pour elle le mari le plus tendre.

FERNAND.

Tendre, assurément ; ça ne vous empêcherait pas d'être ridicule. — Joseph était aussi une espèce d'architecte pour madame Putiphar, et vous savez ce qu'on pense de lui. — Voudriez-vous perdre votre manteau tous les jours ? Ça ne se peut pas. — Vous êtes condamné à rester l'architecte des petites dames ; voilà votre position sociale. Je dirai à ma nièce que je vous trouve encore trop jeune, et que votre position ne me paraît pas suffisamment dessinée ; — c'est convenu, n'est-ce pas ? J'ai déjà écrit au notaire de ne pas venir.

ALFRED.

Alors, c'est une rupture, monsieur, une vraie rupture ! — Vous me permettrez de ne pas y croire encore. C'est mon bonheur tout entier que je perdrais.

FERNAND.

Ces choses-là se retrouvent.

ALFRED.

Vous ne saviez donc pas que j'aimais mademoiselle Lucile ?

FERNAND.

Calmez-vous, jeune homme, calmez-vous ! (Embarassé, en apercevant Angélique qui entre.) Ma femme !

SCÈNE X

LES MÊMES, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE, entrant souriante par la droite.

Tout notre monde est placé.

ALFRED.

Ah! madame, venez parler pour moi; M. de Suzor ne veut plus me donner sa nièce.

ANGÉLIQUE.

C'est impossible, M. de Suzor plaisante.

FERNAND, très embarrassé.

Ma chère amie, vous pouvez juger à mon agitation que je ne plaisante pas.

ANGÉLIQUE.

Mais nous signons le contrat ce soir.

FERNAND.

Aussi faut-il un motif bien grave... — à mon avis, du moins...

ALFRED.

Je vous jure, madame, que je n'ai absolument rien, rien à me reprocher.

ANGÉLIQUE.

Qu'est-ce donc ?

FERNAND.

J'ai appris... je viens d'apprendre... que M. de Langlade... M. de Langlade est l'architecte préféré des demoiselles à la mode.

ANGÉLIQUE.

Lui !

ALFRED.

Vous dites préféré ?

FERNAND.

Il construit ces petits hôtels qui étalent un luxe si insolent pour les femmes honnêtes.

ANGÉLIQUE.

Mais c'est horrible, monsieur.

FERNAND.

Vous me trouverez peut-être trop scrupuleux... J'ai pensé que cela ferait à ma nièce une situation fâcheuse.

ANGÉLIQUE.

Intolérable. — Car enfin, monsieur, si vous êtes... l'architecte de ces demoiselles, vous êtes forcé de les voir.

FERNAND.

Il faut discuter avec elles, faire des projets avec elles, descendre et monter les escaliers avec elles... des escaliers sans rampes ! Il faut les soutenir.

ALFRED.

Mais non, monsieur.

FERNAND.

Alors, vous les laissez tomber ! (Passant à Angélique.) Je suis peut-être trop scrupuleux.

ANGÉLIQUE.

Non, mon ami, non, vous ne l'êtes pas trop. (À Alfred.) Nous ne devons pas permettre que nos maris s'occupent de ces trop séduisantes personnes...

FERNAND, à Alfred.

Que vous disais-je ?

ANGÉLIQUE.

Je ne le pardonnerais jamais à M. de Suzor, et vous, vous leur construisez des palais, et quand je sortirais à votre bras, avec ma nièce, vous pourriez rencontrer vos clientes... et les saluer.

ALFRED.

Mais, madame...

FERNAND.

Naturellement, c'est sa carrière.

ANGÉLIQUE.

Et notre pauvre petite Lucile... saurait que son mari... moi, j'en mourrais de jalousie.

FERNAND, à Alfred.

Que vous disais-je ?

ALFRED.

J'ai offert de renoncer à tout.

FERNAND.

Nous ne pouvons pas accepter un pareil sacrifice, et puis, il ne s'agit pas seulement de l'avenir. Dans quinze jours, ma nièce épouserait l'architecte de mademoiselle je ne sais qui ! (A Angélique.) Vous me trouvez peut-être trop scrupuleux ?

ANGÉLIQUE.

Jamais trop sur ces questions-là !

FERNAND, à Alfred.

Vous l'entendez ?

ALFRED.

Je n'ai plus rien à répondre, — je suis atterré.

ANGÉLIQUE.

Je vous plains beaucoup.

FERNAND.

Je le lui ai dit, je suis navré.

SCÈNE XI

LES MÊMES, LUCILE.

LUCILE, entrant par le pan coupé à droite.

Eh bien ! tout le monde se tait quand j'arrive ?

FERNAND.

Ma chère enfant, ta tante va t'apprendre une chose très grave.

LUCILE, après les avoir tous regardés.

Mon mariage est rompu !

ANGÉLIQUE.

Il faut avoir du courage, ma mignonne.

LUCILE.

Qu'est-il arrivé ?

ANGÉLIQUE.

Il a surgi un obstacle... tout à fait inattendu.

LUCILE.

De la part de M. de Langlade ?

ALFRED.

Non, mademoiselle, oh ! non, je vous le jure !

LUCILE.

De mon oncle ?

FERNAND.

Mais ta tante m'approuve.

ANGÉLIQUE.

Absolument.

LUCILE, chancelante.

J'en avais ce matin le pressentiment, quand Alfred m'a dit...

ALFRED, s'avancant.

Je n'ai rien fait pour mériter de vous perdre.

FERNAND, le retenant.

Un peu de tenue, jeune homme, un peu de tenue.

ANGÉLIQUE, à Lucile, en la reconduisant dans sa chambre.

Rentrez, ma mignonne, cela vaut mieux. — Vous approuverez plus tard, vous aussi, la décision de votre tuteur, quand vous connaîtrez mieux la vie.

Elles disparaissent.

FERNAND.

Pauvre enfant ! je n'avais pas prévu qu'elle allait pleurer. — Je lui en donnerai un autre, un meilleur ; et je doublerai la dot.

ALFRED, à Fernand.

Moi, je n'ai donc plus qu'à me retirer ?

FERNAND.

Ce serait correct en ce moment ; mais, croyez que vous n'avez rien perdu dans mon estime. — Je vous reverrai toujours avec plaisir.

ALFRED, désolé.

Non, monsieur, non, ça ne peut pas finir ainsi. Je reviendrai, et si vous daignez m'accorder un entretien, je vous prouverai que vous vous trompez.

FERNAND.

Un peu plus tard, je ne demande que cela. (Alfred sort par la droite.) Pauvre garçon ! ça me fait de la peine !... Et puis, c'est ma femme qui le veut maintenant.

Il s'assied sur le canapé.

SCÈNE XII

FERNAND, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE, rentrant par la droite.

Oh ! mon ami, comme vos scrupules me plaisent et comme je vous admire ! Ah ! vous êtes bien l'homme que je croyais, et je vous en aimerais cent fois davantage.

Elle s'assied près de lui.

FERNAND.

J'ai peut-être été trop loin.

ANGÉLIQUE.

Non ! oh ! non !

FERNAND.

Mais je t'avoue qu'au premier moment, j'ai été absolument troublé. — J'ai vu à la fois tous les inconvénients que tu as si vite compris, et la situation que j'allais faire à ma pupille, sans m'en douter. — Je me suis écrié : « Non, non, ce mariage ne se fera pas. »

ANGÉLIQUE.

Oh ! que vous avez eu raison !

FERNAND.

Et j'ai absolument perdu la tête. — J'ai envoyé chercher M. de Langlade. — J'ai fait dire au notaire de ne pas se déranger.

ANGÉLIQUE.

Oh! c'est bien! c'est bien!

FERNAND.

Et j'ai vite expédié des dépêches à tous nos invités pour les retenir chez eux. — Quelle figure aurions-nous faite devant ces indifférents?

ANGÉLIQUE.

Vous pensez à tout.

FERNAND.

J'ai pris le premier prétexte venu, sans chercher.

ANGÉLIQUE.

Vous n'aviez pas le temps.

FERNAND.

J'ai télégraphié qu'un événement imprévu m'obligeait à un départ subit.

ANGÉLIQUE.

C'est très bien, cela.

FERNAND.

Ça ne dit rien, par exemple.

ANGÉLIQUE.

Ça suffit.

FERNAND.

Seulement, je n'avais pas pensé à une chose, c'est que ça m'oblige à partir.

ANGÉLIQUE.

Oui. Est-ce qu'un petit voyage vous effraie?

FERNAND.

A partir subitement... comme dit la dépêche.

ANGÉLIQUE.

Ce sera bien le meilleur moyen d'éviter les questions indiscrètes.

FERNAND.

Le meilleur, assurément. — C'est pour cela que le verbe partir m'est venu sous la plume. — Mais s'embarquer ainsi?

ANGÉLIQUE.

Rien ne vous retient.

FERNAND.

Rien ne me retient. Oh! pour cela, rien ne me retient. Je pourrais partir dans vingt minutes. Il est évident que le plus tôt serait le mieux... parce qu'aux personnes qui pourraient venir dans la soirée on répondrait : « Parti! »

ANGÉLIQUE.

Eh bien, une malle est vite prête, vous ne me connaissez pas. — Avez-vous un voyage de prédilection?

FERNAND.

Non. L'Espagne, l'Italie, ou la Suisse...

ANGÉLIQUE.

Oh! l'Italie! l'Italie! vous m'avez dit hier que vous ne connaissiez pas l'Italie.

FERNAND.

C'est une occasion.

ANGÉLIQUE.

Vous êtes vraiment admirable, vous trouvez le moyen de finir un très gros événement fort triste en partie de plaisir.

FERNAND.

Seulement, il faudrait prendre le train de neuf heures. — Je crois qu'il y a un train à neuf heures.

ANGÉLIQUE, se levant.

Vous avez le temps. Attendez-moi, essayez de vous calmer, car vous paraissez encore très ému. Je me charge de tout. Vous ne saurez jamais combien je vous suis reconnaissante d'avoir refusé votre nièce à un monsieur qui construit les petites maisons de ces fausses demoiselles. — Oh! les abominables personnes! — mais vous, je vous adore!

Elle sort à droite.

SCÈNE XIII

FERNAND, puis BROCARD.

FERNAND.

J'en suis abasourdi. Elle me remercie! et il se trouve que je commets une œuvre pie en empêchant cet architecte d'épouser ma nièce! Il est évident que tout ce que je lui ai dit est raisonnable. (Il se lève.) Qu'a-t-il besoin de se marier à vingt-cinq ans? — Il faut se marier à mon âge pour faire un bon mari.

BROCARD, entrant par le fond.

Toutes les dépêches sont envoyées.

FERNAND.

Mon ami, je pars dans vingt minutes pour l'Italie.

BROCARD.

Allons donc!

FERNAND.

Et c'est ma femme qui me le conseille.

BROCARD.

Ta femme?

FERNAND.

Oui, mon ami, oui, ma femme, mon adorable femme

qui a donné dans le panneau avec une grâce!... Eh bien! je ne devrais pas en rire. — Donné dans le panneau m'a échappé, et ça me représente toute l'abomination de ma conduite. — Mentir à une femme pareille! C'est indigne! c'est indigne! Mais il n'y a plus à y revenir! et d'ailleurs, je ne le voudrais pas, je suis convaincu maintenant que si madame de Suzor apprenait mon aventure, ce serait fini, — elle a pour les cocottes une horreur dont tu ne soupçonnes pas l'intensité! et elle est persuadée que je la partage! — C'est même pour cela qu'elle m'adore.

BROCARD.

Ce ne serait pas le moment de lui parler de Paquita.

FERNAND.

Ne prononce pas ce nom ici. Elle n'existe pas, elle n'a jamais existé, et je vais faire un voyage d'agrément en Italie. — N'oublie pas ça, toi. — Tu penses qu'il ne faut que vingt-cinq minutes pour aller à la prison?

BROCARD.

Pas davantage.

FERNAND.

Comme pour la gare de Lyon. — Mais il faudra me procurer un indicateur, un guide en Italie, un dictionnaire italien... J'achèterai tout cela en route. (Il sonne, Claudine paraît au fond.) Une voiture promptement. — Vous me donnerez mon paletot, mon chapeau.

CLAUDINE.

Oui, monsieur.

Elle sort à droite.

FERNAND.

J'ai passé depuis ce matin par de cruelles émotions, mais enfin, voilà que je renaïs. Tu ne t'imagines pas comme ce que j'ai trouvé est ingénieux, et comme j'ai réussi.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, ANGÉLIQUE, puis ALFRED.

Angélique revient par la droite avec un chapeau et un manteau.

ANGÉLIQUE.

Me voilà prête!

FERNAND, ahuri.

Comment?

ANGÉLIQUE.

Vous ne direz pas que je ressemble aux autres femmes. Je sais me mettre à la hauteur des circonstances. En moins d'un quart d'heure, crac, je suis prête!

FERNAND.

Prête? à quoi?

ANGÉLIQUE.

A partir.

FERNAND.

Partir? — pour où?

ANGÉLIQUE.

Est-ce que ce n'est plus pour l'Italie?

FERNAND.

Ah! si! si! — (A part.) Je ne m'attendais pas à ça.

Brocard rit sous cape.

ANGÉLIQUE.

Je ne vous le disais pas, mais il y a bien longtemps que j'ai envie de faire ce voyage. Aussi, quand vous en avez parlé, mon cœur a sauté de joie. — J'aurais été prête en cinq minutes.

FERNAND, très embarrassé.

Mais... chère amie... nous nous sommes mal compris...
je... je pars seul!

ANGÉLIQUE, interdite.

Sans moi?

FERNAND.

Oui... une autre fois je ne dis pas... mais cette fois, j'irai
trop vite. — Il faut que vous restiez.

ANGÉLIQUE.

Vous partez seul?

FERNAND.

D'abord, nous ne pouvons pas... vous ne pouvez pas laisser
Lucile...

ANGÉLIQUE.

Nous l'emmènerions.

FERNAND.

Ce serait une fuite alors, une fuite générale. — Cela ferait
mauvais effet.

ANGÉLIQUE.

Je ne trouve pas.

FERNAND.

On pourrait supposer... que ce n'est pas nous qui avons
rompu... et que vous n'osez plus vous montrer. — Tandis
que si vous restez toutes les deux...

ANGÉLIQUE.

Vous avez le désir de vous promener sans moi?

FERNAND.

Oh! Angélique!... Peux-tu croire!... Je ne vais pas m'a-
muser, je te le jure... Tu sais bien comment je pars.

ANGÉLIQUE.

Mais je n'insiste plus, ce serait de mauvais goût, — votre malle est prête; — voulez-vous voir si elle est bien?

FERNAND.

Tu es fâchée?

Claudine paraît à droite.

ANGÉLIQUE.

Non. — Voyez donc votre malle, Claudine attend.

FERNAND.

Mais... mais...

ANGÉLIQUE.

Allez, allez.

FERNAND, à part.

Elle est fâchée. Je ne m'attendais pas à ça!... Cependant, je ne peux pas l'emmener à Sainte-Pélagie!

Il sort à droite.

ANGÉLIQUE.

Une femme a toujours tort, n'est-ce pas, monsieur Brocard, de montrer qu'elle a du dépit: cela fait croire à nos maris qu'ils doivent nous traiter en petites filles. — Mais M. de Suzor verra que j'ai du caractère.

ALFRED, entrant par le fond.

Ah! madame, il faut absolument que je voie M. de Suzor.

ANGÉLIQUE.

C'est impossible! il part pour l'Italie.

ALFRED.

Pour l'Italie?

ANGÉLIQUE.

A l'instant.

ALFRED.

A l'instant?

ANGÉLIQUE.

Par le train de neuf heures.

ALFRED.

Avec vous, madame?

ANGÉLIQUE.

Non, seul.

ALFRED, à lui-même, en remontant.

S seul? Je partirai avec lui par le même train, et si je peux... le même compartiment.

Il sort par le fond. Claudine reparait avec la valise et le pardessus de son maître.

ANGÉLIQUE, à Fernand qui rentre par la droite, très gracieuse.

Eh bien! mon ami, vos intentions ont-elles été remplies?

FERNAND.

A merveille, tu es une fée. — Te voilà souriante.

ANGÉLIQUE.

Oh! je n'ai eu qu'une contrariété.

FERNAND.

Ce ne sera pas long. Tu m'accompagnes, Brocard. J'ai peur d'être en retard, maintenant. — Je t'apporterai des bibelots, de jolis bibelots. — Quinze jours, pas davantage. — Je n'aurai le temps de rien voir.

BROCARD, bas.

Plus que vingt minutes! la prison sera fermée.

FERNAND, à Claudine.

La voiture est en bas?

Il prend ses effets.

CLAUDINE.

Oui, monsieur.

FERNAND, à part.

Et, en revenant, il faudra parler italien !... (Haut.) Adieu !
adieu, Angélique, adieu !

Il l'embrasse et se dirige vers le fond.

ACTE DEUXIÈME

Dans la prison. — Appartement du directeur. Un gentil salon disposé en atelier d'artiste amateur. Au fond, cheminée; — à gauche, pan coupé, porte donnant sur le couloir de la prison; au premier plan, petite porte, allant à l'appartement; — à droite, pan coupé, fenêtre; au premier plan, porte conduisant à l'extérieur par un escalier réservé. — A gauche, piano; — au milieu, table entre deux fauteuils: — à droite, grande table-bureau, avec papiers, encrier, etc... En avant de la fenêtre, un chevalet portant une toile ébauchée; boîte à couleurs, etc... — Tableaux et objets d'art aux murs.

SCÈNE PREMIÈRE

BRISTOL, BOMBÉ.

BOMBÉ, introduisant Bristol par la gauche.

M. le directeur prie monsieur de l'attendre un instant.

BRISTOL.

Vous lui avez remis ma carte ?

BOMBÉ.

Oui, monsieur.

BRISTOL.

A-t-il eu l'air de me connaître ?

BOMBÉ.

Je n'ai pas remarqué, monsieur.

BRISTOL.

Il s'appelle bien La Haudussette — deux S — deux T —
et un H.

BOMBÉ.

Oui, monsieur.

BRISTOL.

Hercule, de son prénom ?

BOMBÉ.

Oui, monsieur.

BRISTOL.

Dans les trente-cinq ans ?

BOMBÉ.

Oui, monsieur.

BRISTOL.

Il est poète ?

BOMBÉ.

On le dit, monsieur.

BRISTOL.

Il joue de la flûte ?

BOMBÉ, avec un soupir.

Oh ! oui, monsieur.

BRISTOL.

Il peint à l'aquarelle ?

BOMBÉ.

Voici son atelier.

BRISTOL.

Mais alors je le tutoie.

BOMBÉ, s'effaçant respectueusement.

Monsieur le directeur.

Hercule paraît à gauche dans un négligé très élégant et de couleur tendre.

BRISTOL.

C'est bien lui!

Bombé sort par le fond à gauche.

SCÈNE II

HERCULE, BRISTOL.

HERCULE.

Excuse-moi, cher ami, si je te fais attendre, je recevais une dame.

BRISTOL.

Tu ne m'avais pas dit que tu étais directeur ici.

HERCULE.

Je n'en tire pas vanité. — C'est une très belle situation.

BRISTOL.

Que tu as depuis longtemps?

HERCULE.

Depuis quelques mois. — Je demandais une préfecture dans les environs de Paris, on m'a donné autre chose; j'ai accepté, en attendant.

BRISTOL, le regardant.

Est-ce d'uniforme, ce négligé-là?

HERCULE.

Mon cher, quand on habite une prison, il faut porter des couleurs gaies, sans quoi on aurait l'air d'être prisonnier

soi-même. — Tu vois, j'ai un atelier assez coquet ; je te montrerai mon salon. J'y ai quelques tableaux qui méritent d'être vus. — As-tu remarqué mon escalier ?

BRISTOL.

J'ai passé par la porte de la prison.

HERCULE, allant vers la petite porte de droite.

J'ai une entrée particulière sur la petite rue, — rien de la prison, pas de geôliers, un concierge. — Un escalier avec des tentures. — Une porte d'entrée un peu massive, mais je l'ai déguisée par des sculptures — ça a vraiment grand air. — Quand tu viendras me voir, passe par là. — Veux-tu un cigare ?...

Il vient au piano prendre une boîte de cigares.

BRISTOL.

Voilà cinq jours que je cherche à te rencontrer. — On m'a dit que tu avais un congé de maladie.

HERCULE.

Oui, j'ai été souffrant.

BRISTOL.

Gravement ?

HERCULE.

Oh ! mon ami, quand un fonctionnaire est gravement malade, il ne demande pas de congé, il reste à son poste. — Je suis allé passer huit jours dans ma famille, en Provence. — Venais-tu me recommander quelqu'un ?

Il va à son cheval.

BRISTOL, le suivant.

Oui. — Mais il faut d'abord que tu comprennes l'importance de ma démarche. — Je suis résolu à me marier.

HERCULE.

Ah bah ! Pourquoi ?

BRISTOL.

Pour deux raisons. — La première, c'est que papa va me couper les vivres, et je n'ai plus un sou de crédit sur la place. — La seconde, c'est que j'ai trouvé une occasion.

HERCULE.

Une occasion ?

BRISTOL.

Tous les pères de famille sérieux me reprocheraient ma jeunesse trop orageuse. — J'ai découvert un tuteur qui a une pupille ravissante et une petite fredaine qualifiée sur la conscience... Eh bien ! Hercule, mon sort est dans tes mains... Ce tuteur admirable est chez toi !

HERCULE devenant grave.

Prisonnier ?

BRISTOL.

Depuis samedi déjà.

HERCULE, indiquant un fauteuil à Bristol.

Quelle peine ?

BRISTOL, assis.

Quinze jours de prison pour rébellion contre la force publique.

HERCULE, s'asseyant sur l'autre fauteuil près de la table.

Diable ! c'est grave, cela. — Pas d'antécédents ?

BRISTOL.

Plus de deux fois millionnaire.

HERCULE.

Donne-moi son nom.

BRISTOL.

Fernand de Suzor. (Hercule cherche sur un carnet très élégant). J'a-

vais un rival, — qui plaît à la jeune personne. — Tout est rompu, mais tout peut se renouer... J'ai le plus grand intérêt à voir le tuteur, à lui plaire, à le circonvenir.

HERCULE.

Fernand de Suzor, — avenue de l'Opéra. — Il a le numéro 77. — Je le mettrai à la pistole.

BRISTOL.

La pistole, c'est très bien, j'accepte et je t'en remercie, — mais je voudrais autre chose.

HERCULE.

Veux-tu que je lui donne une pièce dans mon appartement ? Cela se fait dans des cas exceptionnels, mais extrêmement rares.

BRISTOL.

Ce n'est pas encore ça.

HERCULE.

Quoi donc ?

BRISTOL.

Je voudrais faire ses quinze jours de prison.

HERCULE.

A sa place ?

BRISTOL.

Non, avec lui.

HERCULE.

Mais tu n'es pas condamné, toi ?

BRISTOL.

Suppose que je le sois.

HERCULE.

En France, on n'emprisonne pas les gens sans motif.

BRISTOL.

Je serai un condamné politique.

HERCULE.

Politique ! Comme tu y vas ! — Pour que tous les journaux en parlent !

BRISTOL.

Mettons un simple délit de presse.

HERCULE.

Ce que tu demandes là est absolument impossible.

BRISTOL.

Pourquoi ?

HERCULE se levant.

Pourquoi ! Pourquoi ? Parce que je m'exposerais à être destitué.

BRISTOL.

Oh ! tu es sûr de l'être un jour ou l'autre.

HERCULE.

Je ne dis pas non, mais rien ne presse. — Voyons... (n passé au piano.) Mon bon Bristol, parlons d'autre chose. — Tu ne vas plus chez Paquita ?

BRISTOL.

Je n'y suis pas allé depuis un an.

HERCULE, pianotant.

Alors, tu ne connais pas sa nouvelle amie ?

BRISTOL.

Non.

HERCULE.

Une merveille, mon cher, une merveille dans les tons que j'aime ! J'ai vu sa photographie sur la cheminée de Pa-

quita, qui ne veut donner à personne ni son nom ni son adresse. T'imagines-tu cette amie de Paquita qui a la prétention de rester inconnue? — Il n'y a pas de plus jolie réclame. Elle est là, bien en évidence, dans un passe-partout très élégant. « A qui appartient donc cette jolie tête? — A une de mes amies, mais je ne vous dirai pas son nom. » Alors, on part en campagne. (Il se lève) — Eh bien, mon ami, je l'ai vue un soir, dans une baignoire, à l'Opéra-Comique, — cent fois plus belle encore. — L'ouvreuse ne la connaissait pas. — Les ouvreuses de l'Opéra-Comique sont des ouvreuses particulières... des ouvreuses de la *Dame Blanche*... très pudiques. — Je m'étais arrangé pour suivre ma petite merveille à la fin du spectacle, quand je tombe sur un de mes inspecteurs généraux, qui me permet d'offrir le bras à madame l'inspectrice. — Je l'aurais étranglé! — Depuis, toutes mes recherches ont été inutiles. Je me suis à demi consolé; — quand on est un peu artiste, il y a toujours de la ressource, — en reproduisant à l'aquarelle cette tête ravissante, — avec le mouvement, la chair, que ne donne pas votre horrible photographie. Tiens, regarde, et tombe en extase.

Il lui montre une aquarelle qui est dans un carton, sur la table.

BRISTOL, stupéfait.

Mais... c'est... c'est...

HERCULE.

Admirable, n'est-ce pas? — La ligne du cou, est-ce fait! Est-ce fait!

BRISTOL.

C'est madame de Suzor.

HERCULE.

Tu la connais?

BRISTOL.

C'est la femme de M. de Suzor.

HERCULE.

Quel Suzor ?

BRISTOL.

Il n'y en a qu'un.

HERCULE.

Le tien ?

BRISTOL.

Oui, le mien.

HERCULE.

Celui qui fait ses quinze jours chez moi ?

BRISTOL.

Oui.

HERCULE.

C'est sa femme ?

BRISTOL.

Oui.

HERCULE, transporté et arpentant la scène.

Ah ! mon ami, ah ! mon cher ami !

Muse, accorde ta lyre
Pour peindre mon délire.

Voilà comment je rime, moi ! — oh ! mon ami ! ah ! mon
cher ami !

BRISTOL.

Ne t'enflamme pas ! — C'est une femme honnête.

HERCULE.

Une femme honnête qui est l'amie de Paquita et dont le
mari est en prison ! allons donc ! Voilà une femme honnête
dont je te dirai bientôt des nouvelles.

BRISTOL.

Holà ! Hercule ! Pas de bêtises ! C'est sa nièce que j'épouse.

HERCULE, au piano.

Tralalala, tralalala.

BRISTOL.

Et tu comprends que l'honneur de mon oncle...

HERCULE, planotant.

Laisse-moi tranquille avec ton oncle.

BRISTOL.

M. de Suzor est un homme très bien, qui frise la cinquantaine, en avant ou en arrière, admirablement conservé, qui habitait généralement le Périgord... — J'ai assisté à son interrogatoire... — qui venait de temps en temps à Paris pour s'amuser.

Il a cherché à empêcher Hercule de pianoter ; il ferme le clavier, et quand Hercule quitte le piano, s'assied sur le meuble.

HERCULE.

Et qui, en frisant la cinquantaine, comme tu dis, a fait une dernière bêtise. Il s'est laissé pincer, — et je le comprends, juste ciel ! je le comprends ! — par une jolie fille qui a tenu à devenir madame de Suzor, mais qui est restée l'amie de Paquita.

BRISTOL.

Je ne sais pas comment il s'est marié.

HERCULE.

Comme je te le dis, — ça ne manque jamais à ces hobereaux de province qui connaissent Paris mieux que nous, mais qui n'y sont pas nés. — Ils n'y résistent pas.

BRISTOL.

Tant que tu voudras. Je ne lui reprocherai pas son

marriage, — mais, maintenant, je ne veux pas qu'on touche à la vertu de ma tante.

HERCULE, après réflexion.

Tu me demandais à être enfermé avec le mari ?

BRISTOL.

Oui. — Je t'ai dit pourquoi.

HERCULE.

Eh bien, mon bon Bristol, je t'enfermerai avec lui.

BRISTOL.

Tu y consens ?

HERCULE.

Tu parais y tenir beaucoup.

Il soane.

BRISTOL.

Nous serons dans la même cellule ?

HERCULE.

Mieux que cela (A Bombé qui paraît au fond, à gauche.) Allez chercher le 77.

BOMBÉ.

Oui, monsieur le directeur.

Il sort vivement.

HERCULE, à Bristol.

Tu vas passer dans mon fumoir.

BRISTOL.

Pourquoi ?

HERCULE.

Pendant que je m'habillerai. — Je ne parle jamais à un prisonnier dans cette tenue. Tout se passe solennellement, ici, tu verras. Et puis, il faut que je prépare ton entrée. — Il le connaît ?

BRISTOL.

Il ne m'a jamais vu ! — Tu ne me nommeras pas d'abord.

HERCULE.

Je te donnerai un numéro... (Cherchant sur son carnet.) Un numéro vacant. — Le 90.

BRISTOL.

C'est ton registre d'érou, ça ?

HERCULE.

L'ordre n'exclut pas l'élégance. — Nous disons : délit de presse, pas politique.

BOMBÉ, reparaisant au fond, à gauche.

Monsieur le directeur, le 77 attend.

HERCULE.

Vous l'introduirez ici.

BOMBÉ.

Bien, monsieur le directeur.

HERCULE.

Et vous ne le quitterez pas.

BOMBÉ.

Bien, monsieur le directeur.

BRISTOL, riant.

Tu as peur qu'il se sauve ? Pauvre bonhomme !

HERCULE, le poussant vivement pour le faire sortir, premier plan à gauche.

Je te prie de ne pas rire devant mes subordonnés.

BRISTOL.

C'est un gardien.

HERCULE.

Gardien de ce côté, mais valet de pied de celui-ci. Tu le reverras tout à l'heure avec une livrée.

Ils sortent.

SCÈNE III

FERNAND, BOMBÉ.

BOMBÉ, d'un ton très brusque.

Le 77, entrez... et attendez!

FERNAND.

Ils ne sont pas polis dans cette prison.

Il va pour s'asseoir.

BOMBÉ.

Il est défendu de s'asseoir chez M. le directeur.

FERNAND, résigné.

Très bien, on me traite comme un simple malfaiteur, c'est dans l'ordre, c'est juste... Rien ne me paraîtra trop dur... J'expie ma faute, ça me réconcilie avec moi-même. — Il est inouï... il est inouï comme cinq jours de solitude, entre quatre murs resserrés, changent un homme. — Je n'aurais jamais cru qu'il fût possible de penser tant que ça en si peu de temps! (Essayant de se remonter.) Voyons, Suzor, voyons, mon bon Suzor, secoue-toi un peu. — D'abord, tu fais un voyage d'agrément, en Italie, voilà la vraie vérité pour la femme; et si, comme on le dit, tout est dans l'imagination, je suis en ce moment à Venise. — A quel hôtel suis-je descendu? (Il va pour s'asseoir.) Ah! non... je ne dois pas m'asseoir... (Il ouvre son gilet.) Albergo... Europa... Britannia... Reale... Vittoria... Luna... Louna, la Lune. — Il n'est pas partout, celui-là! j'y descends. — Je raconterai ça à ma femme, en italien. — « Ma chère amie, — cara mia, je souis descendou à l'albergo della Luna. »

BOMBÉ, s'avancant en souriant.

Monsieur est Italien?

FERNAND.

Déjà! — Non, non, je ne suis pas Italien, je voyage en Italie, seulement.

BOMBÉ.

C'est que je connais l'Italie, moi.

FERNAND.

Eh bien, voilà mon affaire. — Où avez-vous été?

BOMBÉ.

A Magenta.

FERNAND.

Et qu'est-ce qui vous a le plus frappé, à Magenta?

BOMBÉ.

C'est un éclat d'obus que j'ai reçu dans le mollet.

FERNAND.

Voilà un souvenir que je ne vous envie pas. (Souriant.)
Dites-moi, vous n'avez pas vu autre chose?

BOMBÉ.

J'ai encore vu Milan.

FERNAND.

Pouvez-vous me dépeindre Milan?

BOMBÉ.

Parfaitement. Il y a un arc-de-triomphe en feuillage, avec des drapeaux tricolores, et à toutes les fenêtres, des femmes qui vous jettent des fleurs.

FERNAND.

Ça doit être changé, ça.

BOMBÉ, s'effaçant, avec respect.

Monsieur le directeur.

Hercule revient en tenue sévère du premier plan à gauche. — Bombe sort par le fond à gauche.

SCÈNE IV

FERNAND, HERCULE.

HERCULE, très solennel, allant s'asseoir à son bureau.

Asseyez-vous.

FERNAND, assis au fauteuil.

Je vous remercie de cette attention, monsieur le directeur.

HERCULE.

Monsieur de Suzor?

FERNAND.

Fernand de Suzor.

HERCULE.

J'ai vu tout de suite que je n'avais pas affaire à un criminel de profession.

FERNAND.

C'est une perspicacité qui me flatte, monsieur le directeur.

HERCULE.

Ce qui a motivé votre arrestation est une grave rébellion contre la force publique! mais je suis sûr que vous avez cédé à un mouvement irréfléchi.

FERNAND.

Absolument irréfléchi!

HERCULE.

Vous êtes marié?

FERNAND.

J'ai ce plaisir, monsieur le directeur.

HERCULE.

C'est un titre à ma bienveillance.

FERNAND, à part.

Sa bienveillance! (Haut.) Je suis heureux, monsieur le directeur, de vous trouver dans d'aussi bonnes dispositions à mon égard.

HERCULE.

Je voudrais pouvoir abréger votre captivité.

FERNAND.

Oh! à présent, je n'y tiens pas, — va pour quinze jours. — C'est même bien peu pour visiter l'Italie.

HERCULE.

L'Italie?

FERNAND.

C'est une réflexion toute personnelle.

HERCULE.

J'adoucirai au moins pour vous les rigueurs réglementaires.

FERNAND, à part.

Brocard m'a fait recommander.

HERCULE.

Cette pièce vous servira de prison.

FERNAND.

Elle est superbe!

HERCULE.

C'est mon atelier.

FERNAND.

Ah! vous faites de la peinture?

HERCULE.

Dans mes moments perdus.

FERNAND, à part.

Brocard m'a fait recommander par un personnage.

HERCULE.

Je vous prierai de partager, ce soir, mon modeste dîner.

FERNAND.

Oh! cela avec joie. — On m'avait bien dit que les hôtels en Italie, — je veux dire le régime des prisons... c'est encore plus mauvais que je ne croyais.

HERCULE.

J'ai un assez bon cuisinier. (Il se lève.) Il est inutile d'ajouter que vous pourrez recevoir des visites.

FERNAND.

Des visites?

HERCULE.

J'ai reçu ici quelques femmes légères; je fermerai les yeux.

FERNAND.

Il est charmant, ce directeur.

HERCULE.

Il est très facile de leur cacher que vous êtes en prison.

FERNAND.

C'est admirable!

HERCULE.

J'ai assez bien organisé les choses. On entre par une autre

rue, on passe par un escalier qui conduit à cet atelier. — Il y a une antichambre.

Il va la lui montrer, premier plan à droite.

FERNAND.

Très élégante.

HERCULE.

Je suis artiste en tout, vous voyez, rien de la prison; vous êtes chez un peintre qui vous prête son atelier. — Cela a du montant pour les femmes d'un certain monde.

FERNAND.

Oui, oui, mais moi, je suis marié.

HERCULE.

C'est juste, je vous demande pardon. (Changeant de ton.) Si vous désiriez voir un membre de votre famille?

FERNAND.

Oh! non, pas du tout; — au contraire.

HERCULE.

Si madame de Suzor...

FERNAND.

Ma femme? (Baisant la voix instinctivement.) Mais ma femme ne sait rien, — ma femme ignore que je suis ici.

HERCULE.

Ah!

FERNAND.

Et je vous prie, monsieur le directeur, — puisque vous daignez vous intéresser à ma situation, — de ne dire à personne que je suis votre pensionnaire.

HERCULE.

A personne, et, quoi qu'il arrive, — je vous le jure sur l'honneur.

FERNAND.

Je vous remercie. — J'ai dit à madame de Suzor que j'allais faire un voyage d'agrément... voilà pourquoi je pioche l'Italie.

HERCULE.

Ah! très bien, je comprends.

FERNAND.

Pour ma femme, comme pour tout le monde, je voyage en Italie.

HERCULE.

Mais comment lui donnerez-vous de vos nouvelles?

FERNAND.

Je ne lui en donnerai pas.

HERCULE.

Je sais bien que si madame de Suzor n'est plus jeune...

FERNAND.

Elle a vingt-deux ans.

HERCULE, jouant l'étonnement.

Et vous resterez quinze jours sans lui donner de vos nouvelles?

FERNAND.

Vous avez raison, — ça lui paraîtra invraisemblable. Elle s'étonnera certainement de ne pas recevoir — au moins — une lettre. Cette idée ne m'était pas venue; voilà comment naissent les difficultés. L'embarras ne serait pas d'écrire et d'avoir même l'air d'être en Italie, — j'ai un guide. J'écrirais de Venise, albergo della Luna, rien de plus simple; mais il faudrait, sur l'enveloppe, le timbre de Venise.

HERCULE, négligemment.

Vous auriez pu confier votre lettre à un ami.

FERNAND.

Un ami?

HERCULE.

Qui rentrerait en France.

FERNAND.

Et que j'aurais rencontré à Venise, place Saint-Marc.

HERCULE, rangeant des papiers à son bureau.

Précisément. Vous lui auriez recommandé de porter vos lettres lui-même à madame de Suzor.

FERNAND.

Pour lui donner de mes nouvelles *de visu*, -- *de visou*,
— cela pourrait être.

HERCULE.

Ce serait même d'un mari attentionné.

FERNAND.

Oui, mais cet ami, il faudrait l'avoir, — et, de plus, il faudrait le mettre dans la confiance.

HERCULE.

Ce serait peut-être imprudent.

FERNAND.

Très imprudent. J'ai bien un vieil ami, — Brocard! — mais ma femme sait qu'il ne revient pas de Venise, et puis, il est maladroit.

HERCULE.

Mon Dieu! c'est un service bien simple, — je pourrais vous le rendre, moi.

FERNAND.

Vous? (A part.) Par quel personnage Brocard a-t-il pu me faire recommander?

HERCULE.

Il ne m'en coûtera pas beaucoup de me présenter chez madame de Suzor, qui ne m'a jamais vu. Vous devez avoir des amis qu'elle n'a jamais vus?

FERNAND.

Beaucoup. Je suis très scrupuleux dans mes relations depuis mon mariage. Vous diriez à ma femme que vous m'avez rencontré à Venise, albergo, — ça veut dire hôtel, — della Luna, — de la Lune.

HERCULE.

Quoi de plus simple! et ça paraîtrait d'autant moins impossible que je viens précisément de passer huit jours en Provence, j'arrive ce matin.

FERNAND.

Alors, c'est parfait.

HERCULE, lui approchant un fauteuil, au bureau.

Vous avez là du papier, des enveloppes.

FERNAND, assis à la table-bureau.

Soyons précis. « J'ai rencontré un de mes bons amis, » qui se nomme...?

HERCULE.

Hercule. Je m'appelle Hercule.

FERNAND, écrivant.

Joli nom, difficile à soutenir.

HERCULE.

Hercule de La Haudussette. — Grand L, grand H, deux S,

deux T. — Artiste peintre, aquarelliste. — C'est bien porté en ce moment.

FERNAND.

Un peintre en Italie, rien n'est plus vraisemblable. — Connaissez-vous Venise?

HERCULE.

Pas du tout.

FERNAND.

Ah diable! Et si ma femme vous interroge?

HERCULE.

Je détournerai la conversation.

FERNAND.

Oh! non, ne la détournez pas, vous vous embrouillerez. — Lisez mon guide; il est très bien fait, — pas clair, mais très bien fait.

HERCULE.

Je le lirai avec plaisir.

FERNAND, trouvant une flûte sur le bureau.

Vous êtes musicien?

HERCULE.

J'ai un assez joli talent sur la flûte.

FERNAND.

J'adore la musique, moi.

HERCULE.

Je vous jouerai vos auteurs favoris.

FERNAND.

Vous me comblez. (A part.) Il joue de la flûte à ses prisonniers, quel directeur! (Haut.) Un almanach! pour être exact. — « Je suis arrivé à Venise le 21, j'y resterai... » il faut trois jours pour visiter Venise?

HERCULE.

Au moins.

FERNAND, écrivant.

Mettons quatre. Maintenant, il est nécessaire d'être tendre, éloquent, et enthousiasmé de ce que je vois! — C'est la moindre des choses.

Il écrit.

HERCULE, de l'autre côté, rouvrant son carton de dessous.

S'imaginerait-on que ce gaillard-là, qui a un beau nom, et qui n'a pas l'air sot, — ait épousé une amie de Paquita? — Je sais bien que les hommes les plus fins... — Est-ce qu'il n'est pas en train de m'introduire chez sa femme, une femme de vingt-deux ans... qui a cette tête-là! — Je n'ai pas vu la taille, mais la tête!... (Il prend le portrait et le regarde avec plaisir.) La ligne du cou... est-ce fait! est-ce fait!

SCÈNE V

FERNAND, HERCULE, BRISTOL.

Bristol paraît en costume de prisonnier, premier plan à gauche.

BRISTOL.

Eh bien, tu m'oublies, moi?

HERCULE, cachant vite le portrait.

Ah! sapristi! Bristol! (étonné.) Tu as pris ce costume-là?

BRISTOL.

Pour plus de vraisemblance. — Il y en avait un chez toi.

HERCULE.

C'est un nouveau modèle qu'on présente.

BRISTOL.

Il me va bien.

HERCULE.

Mais, malheureux, pour le porter, il faut avoir été condamné à un an et un jour.

BRISTOL.

C'est donc un privilège!

HERCULE.

Va vite quitter cette houppebande.

BRISTOL.

Mais...

HERCULE.

Va vite. (Il pousse Bristol et referme la porte sur lui.) Il faut, au moins, qu'il lui laisse écrire sa lettre.

FERNAND.

Maintenant, de la description : « Quelle ville! quelle ville! des lagunes, des gondoles!... le Lido! le pont des Soupirs!... la place Saint-Marc!... le Palais des Doges!... des lagunes! des gondoles!... » — Je l'ai déjà mis. — « On s'écrie : voir Venise et mourir!... » — Non, c'est Naples; — c'est égal, je l'applique à Venise puisque j'y suis : — « Voir Venise et mourir! Eh bien! ce n'est pas exagéré, — c'est même au-dessous de la vérité! — mais dis-toi bien que ton mari ne peut pas voir... une vierge de Raphaël sans songer à toi!... » — C'est une pensée délicate.

Bristol revient sans houppebande.

HERCULE.

Déjà!

FERNAND, se levant.

Ah! mon guide!... mon guide! (Il voit Bristol.) Ah! quelqu'un!

HERCULE.

Ne vous dérangez pas... c'est un prisonnier qui m'arrive.

FERNAND.

Ah!

BRISTOL, *bas*, à Hercule.

Le 90! Tu te rappelles, je suis le 90!

FERNAND, *bas*, à Hercule.

Ne me nommez pas devant ce malfaiteur. Appelez-moi le 77.

BRISTOL.

C'est avec monsieur que je dois subir ma peine?

FERNAND.

J'aurai un compagnon?

BRISTOL, *bas*.

Tu ne l'as donc pas prévenu?

HERCULE.

Pas encore.

BRISTOL.

Je peux dire tout de suite à monsieur que ce ne sera pas long. Je n'ai que dix jours à faire.

FERNAND, *bas*.

Je sais bien qu'ici on ne peut pas choisir ses relations... Un vol?...

HERCULE.

Un délit de presse.

FERNAND, *saluant*.

Ah!... monsieur est journaliste?

BRISTOL.

Avocat d'abord... mais j'ai quelque esprit que j'utilise à mes moments perdus.

FERNAND.

En faisant de l'opposition au gouvernement?

HERCULE.

Non, non, rien de politique... c'est un délit de presse légère.

FERNAND.

Ah!

BRISTOL, modestement.

Oui.

FERNAND, attirant Hercule, à part.

C'est un pornographe?

HERCULE.

Le délit à la mode.

FERNAND.

Eh bien! je trouve que ce n'est pas assez.

HERCULE.

Quoi?

FERNAND.

Dix jours de prison. Je voudrais les galères, moi.

HERCULE.

S'il vous répugne de l'avoir près de vous?

FERNAND.

Non. Il doit être amusant... mais, dix jours, ce n'est pas assez.

HERCULE.

Je vais lui donner l'ordre de ne pas vous déranger pendant que vous écrivez.

FERNAND, retournant au bureau.

J'ai à peu près terminé: « Venezia, albergo della Luna. »

BRISTOL, à Hercule.

Merci, cher ami, merci ; le plus fort est fait. Le reste me regarde, laisse-nous seuls !

HERCULE, le retenant.

Attends qu'il ait fini d'écrire.

BRISTOL.

Pourquoi ?

HERCULE.

Parce qu'il achève une lettre que j'attends.

BRISTOL.

Toi ?

HERCULE.

Une lettre d'affaires.

FERNAND, fermant sa lettre.

Voici ma lettre. (Saluant.) Ma foi, j'ai dit que vous étiez mon meilleur ami.

BRISTOL.

Comment ?

HERCULE.

Et vous avez eu raison.

FERNAND.

N'est-ce pas ? Les derniers sont toujours les... meilleurs.

HERCULE.

Je suis sûr que madame de Suzor est déjà inquiète.

FERNAND.

N'en doutez point.

HERCULE.

Aussi vais-je immédiatement lui donner de vos nouvelles.

BRISTOL, à part.

Il l'envoie chez sa femme!

FERNAND, se levant.

Soyez habile!

HERCULE.

Comptez sur moi.

Il passe à droite.

FERNAND.

Encore un mot. — Vous allez voir ma femme?

BRISTOL.

Sa femme!

HERCULE.

Oui.

FERNAND.

Eh bien! je ne rougis pas d'être bête avec vous... cette pensée m'émeut... adieu! adieu!

HERCULE, en sortant, premier plan à droite.

Si je suis interrompu, ce ne sera pas par le mari.

SCÈNE VI

FERNAND, BRISTOL.

FERNAND, traversant l'avant-scène.

Je deviens sensible! C'est nerveux, c'est évidemment nerveux... mais ce n'en est pas moins inquiétant... La solitude!... heureusement que je ne suis plus seul!... voilà un monsieur qui se dit spirituel, — je n'en crois rien, — et qui va me distraire.

BRISTOL, de son côté.

Comment vais-je engager la conversation ?

FERNAND.

Par malheur, il est journaliste, et il voudra savoir qui je suis, pour écrire à son journal que M. de Suzor... — Eh bien ! non ! Il faut qu'il me prenne pour un autre ; pour un bon bourgeois naïf... naïf...

BRISTOL, s'asseyant à droite.

Monsieur ?...

FERNAND, s'asseyant à gauche.

Comme nous sommes loin, monsieur, de la torture et de la Bastille !

BRISTOL.

Oui, monsieur, très loin.

FERNAND.

C'est par la douceur maintenant que le gouvernement procède.

BRISTOL.

Oui, monsieur.

FERNAND, prenant un cigare sur la table, et en offrant un à Bristol.

Il a raison, et, je vous jure, en ce qui me concerne, qu'il n'a pas fait un ingrat. Je me suis occupé quelquefois, comme tout bon citoyen a le droit et le devoir de le faire, je me suis occupé, dis-je, du régime pénitentiaire. Eh bien ! monsieur, il est parfait ! — Je me trouve heureux, moi, surtout depuis que j'ai pu donner de mes nouvelles à ma femme, — car j'ai une femme, moi, monsieur. — Cela doit vous paraître vulgaire, d'avoir une femme ?

BRISTOL.

Non, monsieur, non, au contraire ; je n'ai qu'un désir, c'est de me marier.

FERNAND.

Allons donc!

BRISTOL.

Oui, monsieur, me marier! je suis amoureux.

FERNAND.

C'est extraordinaire!

BRISTOL.

Et je vous prévien que je ne pourrai pas m'empêcher de vous parler de celle que j'aime.

FERNAND.

Ça m'amusera. (L'interrompant en s'approchant de lui, et à demi-voix.) C'était donc très fort?

BRISTOL.

Quoi?

FERNAND.

Ce que vous avez écrit.

BRISTOL.

Où?

FERNAND.

Puisqu'il y a de la prison.

BRISTOL, se levant.

Je vous assure que rien n'est plus innocent.

FERNAND.

Farceur! Si je juge de ce que l'on condamne par ce qu'on laisse passer!... Eh! ne vous gênez pas avec moi. Comme moraliste, je suis sévère, mais comme homme, — et nous sommes entre hommes, — je ne déteste pas la gaudriole.

BRISTOL.

Moi, monsieur, j'ai toujours eu des mœurs pures.

FERNAND.

Ça n'empêche pas !... Alors, — asseyez-vous donc, — alors... c'était monstrueux ?

BRISTOL assis.

Quoi ?

FERNAND.

L'article en question.

BRISTOL.

Je ne sais plus ce que j'ai écrit... c'était par désespoir. — Je l'avais rencontrée dans le monde, sans oser lui parler. — Elle s'appelle Lucile !

FERNAND.

Ah ! Lucile ! — Vous avez demandé sa main ? — Son père a refusé, et ça vous a induit à écrire des choses légères. — Comme tout s'enchaîne !

BRISTOL.

Non, monsieur, ce n'est pas cela. — D'abord, elle n'a pas de père... elle n'a qu'un oncle, quel oncle !... un homme extrêmement distingué, de mœurs austères, un de ces gentilshommes campagnards... aujourd'hui Parisien, dont la France s'honore... — Vous m'interrompez ?

FERNAND.

Non, non, continuez.

BRISTOL.

Je lui ai fait demander la main de sa nièce par un de mes parents, membre du Conseil municipal de Paris.

FERNAND, se levant tout à coup.

Vous vous nommez ?...

BRISTOL, singeant la naïveté, et se levant.

Ernest Bristol.

FERNAND.

Jeune homme, vous allez me jurer, sur ce que vous avez de plus sacré, de ne jamais me reconnaître en dehors de cette enceinte !

BRISTOL.

Pourquoi ?

FERNAND.

Parce que je suis l'homme des mœurs austères dont vous parlez.

BRISTOL.

Vous ?

FERNAND.

Je suis M. de Suzor.

BRISTOL.

Ah ! monsieur !... quel hasard extraordinaire !

FERNAND.

Extraordinaire, oui, extraordinaire ! j'en suis étouffi !

BRISTOL.

Si je pouvais invoquer cette rencontre étrange !

FERNAND.

Jamais ! je vous supplie de n'en jamais parler.

BRISTOL.

Si la similitude de nos situations...

FERNAND, désespéré.

Il ne me comprend pas !... Ma famille ne sait pas que je suis en prison. Je suis en Italie, et quand je reviendrai... je reviendrai d'Italie. — Vous n'avez donc pas pu

me rencontrer ici ; — vous m'avez vu à Rome, si vous voulez.

BRISTOL.

A Rome ? Je ne demande pas mieux.

FERNAND.

Au Capitole !

BRISTOL.

Nous y sommes.

FERNAND.

Vous m'avez compris ?

BRISTOL.

Oui, monsieur, et c'est à Rome, — au Capitole — que j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre nièce.

FERNAND, à part.

Ah diable ! c'est qu'il faudra le ménager, maintenant, ce garçon-là !

BRISTOL.

C'est au Capitole que vous m'avez vu éperdument épris de mademoiselle Lucile.

FERNAND, à part.

Il a mon secret !

BRISTOL.

Et c'est au Capitole que vous avez daigné agréer ma demande.

FERNAND.

Vous allez un peu vite... Tout ne dépend pas de moi.

BRISTOL.

Si, monsieur, si... tout dépend de vous. Je me suis renseigné.

FERNAND, à part.

Il va me faire chanter.

BRISTOL.

Laissez-vous attendrir... Ce n'est pas le hasard, monsieur, c'est la Providence qui nous a réunis... dans cette ville superbe, dont nous contempions ensemble les merveilles.

FERNAND.

Il est intelligent !

BRISTOL, à part.

Quand je lui aurait dit ça tous les matins et tous les soirs, pendant dix jours...

FERNAND.

Ah ! voici monsieur de La Haudussette !

SCÈNE VII

FERNAND, BRISTOL, HERCULE.

HERCULE, revenant, premier plan à droite.

Je n'ai pas trouvé madame de Suzor.

FERNAND.

Ah !

HERCULE.

Elle était sortie.

FERNAND.

Alors, qu'avez-vous fait de ma lettre ?

HERCULE.

Je l'ai laissée.

FERNAND.

Mais madame de Suzor ne saura plus d'où elle vient.

HERCULE.

Avec ma carte : « Hercule de La Haudussette, qui revient de Venise. » -- Et demain, je ferai une nouvelle tentative, pour vous être agréable.

FERNAND.

A la bonne heure. — On ne vous a pas dit où était ma femme?

HERCULE.

Madame de Suzor est aux courses.

FERNAND.

Aux courses?

HERCULE.

A Chantilly.

FERNAND.

Comment? Elle va aux courses pendant que son mari gémit dans les cachots?

HERCULE.

Madame de Suzor vous croit en Italie.

FERNAND.

Oui, vous avez raison, elle me croit... c'est égal, j'aurais pensé que mon absence l'attristerait davantage. Aux courses!... avec qui?... Puisque je n'y suis pas! — On ne vous a pas dit avec qui ma femme était allée à Chantilly?

HERCULE.

Je ne me suis permis aucune question.

FERNAND.

Je le comprends. — Avec Brocard peut-être ; mais, avec Brocard, ça la compromettrait sans l'amuser.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, BOMBÉ.

BOMBÉ, entrant du premier plan à gauche.

Monsieur le directeur, il y a là dans l'antichambre, une jeune dame qui a passé par l'escalier particulier.

HERCULE.

Cela vous étonne ?

BOMBÉ.

Et qui demande M. de La Haudussette, peintre.

HERCULE.

Eh bien, ne savez-vous pas que c'est moi ?

BOMBÉ.

Si, monsieur le directeur, mais cette dame m'a dit que monsieur revenait de Venise.

HERCULE.

Ah !

FERNAND.

C'est ma femme !

BRISTOL, à part.

Ma future tante !

FERNAND.

Alors, elle n'était pas à Chantilly !

HERCULE.

Qu'avez-vous répondu ?

BOMBÉ.

Rien. — Monsieur le directeur sait que je ne réponds jamais rien.

FERNAND, à Hercule.

C'est ma femme.

HERCULE.

Je le suppose.

FERNAND.

Elle a reçu ma lettre, elle a trouvé votre carte et elle accourt...

HERCULE.

Pour avoir de vos nouvelles.

FERNAND.

Je suis effrayé à l'idée qu'elle est entrée dans ma prison... et que la moindre imprudence...

HERCULE.

Elle se croit chez un peintre. — Vous désirez, n'est-ce pas, que je la reçoive ?

FERNAND.

Il le faut ; elle veut vous parler de moi, elle est inquiète.

HERCULE.

Seulement, je ne peux la recevoir que dans cet atelier.

FERNAND.

Oui, oui, ce sera très bien. — Elle n'aura aucun soupçon. — Mais moi?... alors, moi ?

HERCULE.

Vous ? Vous allez rentrer dans votre cellule pour un instant. — (A Bombé.) Au 77.

FERNAND.

Oui, enfermez-moi, j'aime mieux ça.

BRISTOL.

Et moi ?

HERCULE.

Eh bien ! toi ?... au 90.

FERNAND, passant à droite.

Chère Angélique !... elle est là !... je ne suis séparé d'elle que par cette porte !... Voilà encore que je deviens sensible... je vieillis ! — Enfermez-moi ! enfermez-moi, ce sera plus sûr.

Il sort vivement par le fond à gauche.

BRISTOL.

J'espère que tu n'abuseras pas de la situation ?

HERCULE.

J'abuserai de tout, au contraire. — Laisse-moi tranquille, tu es prisonnier, n'est-ce pas ? tu as ce que tu voulais.

UN GARDIEN, en dehors.

Allons, le 90 ?

Bristol sort.

SCÈNE IX

HERCULE, seul.

Elle est venue ! elle est chez moi ! je vais la voir !... Je n'ai plus qu'à triompher de la vertu d'une amie de Paquita !... Ça ne doit pas être difficile. Un peu de pose d'abord, comme dame de Suzor... un petit : « Je vous connais, beau masque. » aura vite fondu la glace. Le mari est sous clé, c'est l'idéal !... — Voyons, rien ne rappelle la prison ? non ! (Disposant les objets qu'il nomme.) Mes couleurs, mes pinceaux, mes crayons de dessin, de la musique ouverte sur le pupitre... un volume de

poésies... « Chants du cœur et cris de l'âme. » — Son portrait! là, discrètement... « Si je vous aime!... voyez plutôt! » — La phrase viendra toute seule... — Très bien! Faut-il sonner? — Non, je vais ouvrir moi-même, c'est plus artiste.

Il va ouvrir, Angélique paraît, très coquettement vêtue, premier plan à droite.

SCÈNE X

HERCULE, ANGÉLIQUE.

HERCULE.

Je suis désolé, madame, de vous avoir fait attendre, mais vous me trouvez à peine installé, et j'espère que vous excuserez un artiste.

ANGÉLIQUE.

C'est bien à M. de La Haudussette que j'ai l'honneur de parler?

HERCULE.

Hercule de La Haudussette, oui, madame.

ANGÉLIQUE.

C'est vous, monsieur, qui arrivez de Venise?

HERCULE.

Oui, madame, oui.

ANGÉLIQUE.

Et qui m'avez laissé une lettre de M. de Suzor?

HERCULE.

Oui, madame.

ANGÉLIQUE.

C'est que vous avez une porte si rigoureusement fermée et un concierge si discret, que je craignais de m'être trompée.

HERCULE.

Non, madame, vous ne vous êtes pas trompée.

ANGÉLIQUE.

Alors, monsieur, je n'ai plus qu'à vous prier de me pardonner mon empressement.

HERCULE, lui offrant un siège.

Mais j'en suis trop heureux, madame.

ANGÉLIQUE, assise.

M. de Suzor m'apprend que vous êtes le meilleur de ses amis.

HERCULE, assis.

Le meilleur!... Ce bon Fernand!... Je ne vous dépeindrai pas ma joie et la sienne, quand nous nous sommes rencontrés à Venise, place Saint-Marc. Il venait d'arriver! Nous avons déjeuné ensemble à son hôtel. Hôtel de la Lune. Et je suis parti!

ANGÉLIQUE.

M. de Suzor paraît enchanté de son voyage.

HERCULE.

Enchanté, oui, madame.

ANGÉLIQUE.

Il m'écrit qu'il vous a chargé d'une mission pour moi.

HERCULE, étonné.

Une mission!

ANGÉLIQUE.

Et je vous avoue que j'ai hâte de la connaître.

HERCULE, à part.

Il ne m'a rien dit du tout! (Haut.) Mon Dieu, madame, c'est très embarrassant... quand un homme est assez heureux pour avoir le droit d'aimer une femme telle que vous...

ANGÉLIQUE.

C'est une phrase de mon mari.

HERCULE.

Non, madame, elle est de moi.

ANGÉLIQUE.

Alors elle est inutile.

HERCULE, à part.

Voilà la pose. (haut.) Alors, madame, je me bornerai à être sincère...

ANGÉLIQUE.

Je vous en saurai gré, monsieur.

HERCULE.

Suzor... mon excellent ami Suzor est un peu naïf, bien qu'il n'en ait pas l'air. — Vous avez dû vous en apercevoir?

ANGÉLIQUE.

Je commence...

HERCULE.

Il s'imagine que vous l'adorez.

ANGÉLIQUE.

Et vous jugez que c'est impossible?

HERCULE.

Je ne l'aurais pas dit. Il vous suppose absolument désespérée de son départ.

ANGÉLIQUE.

Il est bien bon !

HERCULE.

N'est-ce pas ? — Et il m'avait donné pour mission de vous distraire.

ANGÉLIQUE.

Ah ! vraiment ! vous êtes son ami... à ce point ?

HERCULE.

Oui, madame.

ANGÉLIQUE.

Vous vous êtes présenté chez moi avec l'intention de me consoler ?

HERCULE.

On n'a pas plus d'esprit que vous !

ANGÉLIQUE.

De me consoler... sous le patronage de mon mari ?

HERCULE.

Nous l'oublierons, si vous le voulez bien.

ANGÉLIQUE.

Tout à fait ? cela me serait difficile !

HERCULE.

Pourquoi ?

ANGÉLIQUE.

Mais parce que... parce que je l'ai épousé.

HERCULE, qui se lève et remonte en riant.

Oh ! le joli mot ! oh ! le joli mot !

ANGÉLIQUE.

Il vous fait rire ?

HERCULE.

Aux larmes, madame, aux larmes !

ANGÉLIQUE.

Cependant...

HERCULE, se penchant à son oreille, d'un air très fat, et avec intention.

Je suis l'ami de Paquita.

ANGÉLIQUE, se levant.

Vous aussi ?

HERCULE.

Intime ! Elle n'a pas de secrets pour moi.

ANGÉLIQUE.

Eh bien ! monsieur, j'en suis bien aise... vous allez me dire enfin ce que c'est que mademoiselle Paquita ?

HERCULE.

Il est difficile de ne pas le savoir.

ANGÉLIQUE.

Je sais qu'on est très flatté d'être de ses amis, d'où je conclus que c'est au moins une femme légère.

HERCULE.

Est-ce qu'elle vous l'avait caché ?

ANGÉLIQUE.

Je sais encore, — car je m'occupe beaucoup de mademoiselle Paquita depuis quelques jours, — je sais qu'elle a vendu son mobilier sans bruit et qu'elle voyage à l'étranger...

HERCULE.

Alors, il y a un nouvel amant ?

ANGÉLIQUE.

Je regrette de vous annoncer ainsi cette mauvaise nouvelle.

HERCULE.

A moi ? Mais depuis que j'ai vu chez elle le portrait de la femme adorable que j'avais le malheur de ne pas con-

naitre encore, je ne songe ni à Paquita, ni aux autres, ni à rien !

ANGÉLIQUE.

Je serais désespérée de vous entraîner dans des confidences. Je veux savoir seulement pourquoi vous m'avez appris que vous étiez l'ami de Paquita et comment vous pouvez supposer que ça m'intéresse.

HERCULE.

J'ai eu tort, je le comprends... vous devez la renier.

ANGÉLIQUE.

Comment, la renier ?

HERCULE.

Mais je ne peux pas oublier, moi, que c'est chez elle que j'ai vu pour la première fois ces traits adorés.

Il prend le portrait et le contemple avec extase.

ANGÉLIQUE, stupéfaite.

Qu'est ce que cela ?

HERCULE.

Vous vous êtes reconnue ?

ANGÉLIQUE.

Vous avez mon portrait ?

HERCULE.

Ah ! si vous aviez posé une heure, seulement une heure ! mais je ne pouvais me servir que d'une photographie bien imparfaite.

ANGÉLIQUE.

Ma photographie !... Vous me direz, monsieur, où vous l'avez prise.

HERCULE.

Je ne l'ai pas prise... je l'ai empruntée à Paquita.

ANGÉLIQUE.

Cette fille avait ma photographie?

HERCULE.

Avec une dédicace.

ANGÉLIQUE.

Une dédicace?

HERCULE.

Sous forme de pensée: « On ne vieillit jamais quand on aime. »

ANGÉLIQUE.

Mais c'est pour mon mari que j'ai écrit ça!

HERCULE.

Pour M. de Suzor?

ANGÉLIQUE.

Et il l'a donnée à cette fille?... Mais alors... c'est assez clair... ils sont ensemble en Italie. — Vous m'avez dit que M. de Suzor était à Venise pour deux jours encore?

HERCULE.

Peut-être davantage.

ANGÉLIQUE.

Je vais lui envoyer une dépêche.

Elle s'assied au bureau.

HERCULE.

Une dépêche?

ANGÉLIQUE.

Et si je n'ai pas la réponse ce soir... A quelle heure peut-on avoir une dépêche de Venise?

HERCULE.

A huit heures!

ANGÉLIQUE.

Mettons neuf. — Si ce soir, à neuf heures, je n'ai pas la réponse...

HERCULE.

Que ferez-vous ?

ANGÉLIQUE.

Je ferai... je ferai ce que fait une femme qu'on trompe.

HERCULE, à part.

Elle m'appartient.

ANGÉLIQUE.

Oui ! oh ! oui !

HERCULE, à part.

Elle le télégraphie à son mari !

ANGÉLIQUE.

Vous n'avez personne pour envoyer cette dépêche ?

HERCULE.

Si, madame, si.

Il sonne. — Bombé paraît, premier plan à gauche.

ANGÉLIQUE.

Allez au télégraphe le plus vite possible. (Bombé sort, même porte.) Je regrette, monsieur, de m'être laissée ainsi emporter par mon indignation, devant vous ; ce n'est pas vous qui êtes coupable.

HERCULE.

Si, madame, c'est moi qui suis coupable, coupable de vous avoir parlé de Paquita, coupable de n'avoir pas vu tout de suite que vous êtes une de ces femmes qui imposent le respect dans l'amour même.

ANGÉLIQUE.

C'est un peu tôt. Laissez-moi respirer. D'autant plus que j'ai une grâce à vous demander.

HERCULE.

Une grâce?... à moi ?

ANGÉLIQUE.

Donnez-moi ce portrait.

HERCULE.

Ce portrait ! Ma vie !... plus que ma vie ! — Vous l'aurez ce soir, madame. — J'irai vous le remettre, comme le gage de ma soumission à toutes vos volontés.

ANGÉLIQUE.

Je vous en remercie, monsieur.

Elle passe vers la droite.

HERCULE.

Vous partez déjà ?

ANGÉLIQUE.

Comment, déjà ? — Mais il me semble que je suis restée beaucoup trop.

HERCULE.

Laissez-moi vous accompagner.

ANGÉLIQUE.

Non, non, — vos gens ne comprendraient pas pourquoi nous sommes tous les deux si émus. — Ils ne savent pas que vous êtes le meilleur ami de mon mari.

Elle sort vivement, premier plan à droite.

HERCULE.

Mais elle est ravissante... ravissante.... ravissante !

SCÈNE XI

HERCULE, BRISTOL.

BRISTOL, premier plan à gauche.

Eh bien ! elle est partie ?

HERCULE.

Que fais-tu là, toi ?

BRISTOL.

J'attendais derrière la porte.

HERCULE.

Pourquoi n'es-tu pas au 90 ?

BRISTOL.

Parce que j'ai dit que c'était pour rire.

HERCULE.

Tu as eu tort.

BRISTOL.

La prison, je veux bien, mais la cellule !... ah ! non, non ! ce serait trop ! — Et j'ai fait dire que tu demandais le 77.

HERCULE.

Pourquoi ?

BRISTOL.

Pour que tu lui donnes des nouvelles de sa femme.

HERCULE.

C'était inutile.

SCÈNE XII

HERCULE, BRISTOL, FERNAND, puis BOMBÉ.

FERNAND, se précipitant du fond à gauche.

Que vous a dit madame de Suzor ?

HERCULE.

Elle a été charmante pour vous.

FERNAND.

Vous ne vous êtes pas trahi ?

HERCULE.

J'ai raconté que nous avions dîné ensemble à l'hôtel de la Lune.

FERNAND.

Alors, ma femme est bien persuadée que je suis en Italie ?

HERCULE.

Absolument, et il n'y a plus à s'en dédire.

FERNAND.

Merci, cher ami.

BOMBÉ, entrant par le fond à gauche.

On demande monsieur le directeur.

HERCULE.

Priez d'attendre.

BOMBÉ.

C'est un inspecteur général.

HERCULE, très empressé.

Un inspecteur général !... vous m'excuserez ! je me hâterai le plus possible. — Un inspecteur général... à l'improviste.

Il sort vivement, suivi de Bombé par le fond à gauche.

SCÈNE XIII

FERNAND, BRISTOL.

BRISTOL.

Madame de Suzor est si bien persuadée que vous êtes à Venise qu'elle vous y envoie une dépêche.

FERNAND.

Une dépêche ?

BRISTOL.

Madame de Suzor l'a remise à Bombé pour l'envoyer au télégraphe... je l'ai interceptée naturellement.

Il la lui donne.

FERNAND.

Une dépêche de ma femme !... « M. de Suzor, hôtel de la Lune, à Venise. » C'est admirable ! (Lisant.) « Si ce soir, à neuf heures, je n'ai pas reçu une réponse m'annonçant que vous serez avenue de l'Opéra, dans quarante-huit heures... » — Mais je ne peux pas lui envoyer une dépêche de Venise !

BRISTOL.

Ce serait difficile !

FERNAND.

Et je peux encore moins être dans quarante-huit heures avenue de l'Opéra.

BRISTOL.

Vous avez encore dix jours à faire.

FERNAND.

Où. (reprenant.) « Si ce soir, à neuf heures, je n'ai pas reçu une dépêche m'annonçant que vous serez avenue de l'Opéra dans quarante-huit heures, vous pourrez continuer à vous promener sans remords. »

BRISTOL, à lui-même.

J'ai peut-être eu tort de la lui donner.

FERNAND, s'éloignant pour acheter. — A part.

« J'irai de mon côté, avec l'ami très aimable que vous avez chargé de me distraire. — *Angélique.* »

Il s'arrête atterré.

BRISTOL.

Il y a ça?

FERNAND.

Je n'y vois pas! Je lis mal! — « Sans remords. J'irai de mon côté... » Alors elle!... je... « le très aimable ami que vous avez chargé de me distraire. » Il lui a donc dit que je l'avais chargé de la distraire!

BRISTOL.

C'est abominable!

FERNAND.

Si ce soir à neuf heures... à neuf heures!... — M. de La Haudussette, M. le directeur!... il faut que je voie à l'instant M. le directeur.

BRISTOL et FERNAND.

Monsieur le directeur!

Ils sonnent. — Un monsieur à la mine rebarbative, et l'écoré, parait à la porte du fond à gauche.

SCÈNE XIV

FERNAND, BRISTOL, L'INSPECTEUR GÉNÉRAL,
BOMBÉ, UN GARDIEN.

L'INSPECTEUR.

Le directeur, c'est moi.

FERNAND.

Comment ? Mais M. de La Haudussette ?

L'INSPECTEUR, passant devant lui.

Appelé à d'autres fonctions.

BRISTOL.

Destitué !

L'INSPECTEUR.

Appelé à d'autres fonctions.

FERNAND.

Mais je veux le voir.

L'INSPECTEUR.

Vous ne le verrez pas. — Qu'on ramène ces détenus dans leur cellule !

FERNAND.

Un mot, un mot seulement à M. de La Haudussette.

L'INSPECTEUR, passant devant lui.

Gardiens !

BRISTOL.

Mais, monsieur, ce n'est pas sérieux ?

L'INSPECTEUR.

Tout est sérieux ici.

FERNAND.

Mais...

L'INSPECTEUR.

Ce détenu au secret.

BRISTOL.

Mais moi ?

L'INSPECTEUR.

Celui-ci aussi ! — Vous n'avez plus un directeur de fan-
laisie.

Il va s'installer au bureau.

FERNAND.

Pardon, monsieur, je suis marié, et, si ce soir à neuf
heures...

L'INSPECTEUR.

J'écouterai vos observations le premier jeudi de chaque
mois.

FERNAND, très monté.

Mais, monsieur...

L'INSPECTEUR.

Gardiens !

FERNAND, gesticulant.

Rien ne me retiendra !...

Les gardiens empoignent Fernand et Bristol. — Discussion, cris, pendant le baiser
du rideau.

ACTE TROISIÈME

Le salon du premier acte. — Des bouquets sur tous les meubles.

SCÈNE PREMIÈRE

CLAUDINE, puis BROCARD.

CLAUDINE, entrant du fond avec un bouquet.

Encore un ! Ça amuse madame, et moi, je m'y habitue : on me traite avec beaucoup plus de considération depuis que madame reçoit tous les bouquets qu'on lui envoie. — Et si madame trompait tout à fait monsieur, c'est ça qui me donnerait de l'importance ! — (On sonne.) Un autre bouquet, sans doute ! — Non, c'est M. Brocard. (Avec dédain.) Peuh ! un ami de monsieur !

BROCARD, entrant par le fond.

M. de Suzor est-il ici ?

CLAUDINE.

Monsieur est en voyage.

BROCARD.

Il n'est pas revenu ?

CLAUDINE.

Est-ce que monsieur doit revenir ?

BROCARD.

Je ne sais pas ; je vous questionne. — M. de Suzor devait faire un voyage de quinze jours, et voilà vingt-deux jours qu'il est parti.

CLAUDINE.

Monsieur ne doit pas être pressé de revenir.

BROCARD, la regardant avec étonnement.

Qu'en savez-vous ?

CLAUDINE.

C'est une idée à moi.

BROCARD, à part.

Elle prend un aplomb étonnant, cette petite femme de chambre ; c'est de très mauvais augure pour mon ami de Suzor.

CLAUDINE.

Faudra-t-il dire à madame que monsieur lui apportait des nouvelles de monsieur ?

BROCARD.

Non, puisque je viens en demander, au contraire. — Madame de Suzor est-elle visible ?

CLAUDINE.

Madame est sortie, mais elle va rentrer, et si monsieur veut l'attendre...

BROCARD, s'asseyant.

J'attendrai.

CLAUDINE.

Il y a là des livres.

BROCARD, étonné.

Un dictionnaire italien ?

CLAUDINE.

C'est mademoiselle qui apprend l'italien pour pouvoir causer avec monsieur. — Pauvre demoiselle! c'est bien inutile. — Je parierais que monsieur ne se promène pas en Italie.

BROCARD.

Vous parieriez! — Alors que fait-il?

CLAUDINE.

Il se promène ailleurs! — Mais, comme monsieur n'est pas seul, il ne veut pas dire où.

BROCARD.

Cependant, il a écrit à sa femme. Madame de Suzor m'a montré sa lettre.

CLAUDINE.

Il a écrit une fois.

BROCARD.

De Venise.

CLAUDINE.

Et par un ami. — La lettre n'avait seulement pas de timbre. — Je ne sais pas ce qu'en pense madame, mais moi...

BROCARD.

Vous, vous faites des réflexions absurdes.

CLAUDINE.

Je les fais à monsieur, parce que je sais que monsieur est l'ami de Monsieur, — mais j'ai tort, et je demande pardon à monsieur.

BROCARD.

Vous avez dû servir dans le demi-monde?

CLAUDINE, se redressant.

Monsieur veut dire que j'ai servi chez une cocotte? — Monsieur se trompe. — Je ne vois pas pourquoi on serait femme de chambre d'une cocotte... quand on pourrait être cocotte soi-même.

BROCARD.

Tu iras loin, toi!

CLAUDINE.

Je prie monsieur de ne pas se moquer.

BROCARD, à part.

Il est temps que Fernand revienne. — Il est temps, ou tout est perdu.

SCÈNE II

BROCARD, CLAUDINE, ALFRED.

CLAUDINE, remontant et poussant un cri de joie.

Monsieur Alfred!

BROCARD, se levant.

Monsieur de Langlade!

CLAUDINE.

On n'a pas vu monsieur depuis trois semaines!

ALFRED.

J'étais en Italie.

CLAUDINE.

Vous aussi?

BROCARD.

Pourquoi faire?

ALFRED.

Pour avoir une explication calme avec M. de Suzor.

BROCARD.

Vous êtes allé en Italie pour le chercher ?

ALFRED.

Oui.

CLAUDINE.

Et monsieur ne l'a pas rencontré ?

BROCARD, bas.

Dites que si !

ALFRED, ahuri.

Hein ?

CLAUDINE.

J'en étais sûre.

BROCARD, bas.

Dites que vous l'avez vu. (Haut.) Vous n'avez pas vu Suzor ?

ALFRED.

Mais si, je l'ai vu.

CLAUDINE.

Vous avez vu monsieur ?

ALFRED.

Oui.

CLAUDINE, à part.

Eh bien ! je ne l'aurais pas cru, par exemple ! (En sortant.) Je vais prévenir mademoiselle. Comme elle va être contente !

Elle sort par l'angle à droite.

BROCARD.

Vous direz à tout le monde que vous avez rencontré Suzor.

ALFRED.

Je vous jure, monsieur, qu'il n'est pas en Italie.

BROCARD.

C'est égal.

ALFRED.

Où qu'il s'y cache bien.

BROCARD.

Vous l'y avez vu.

ALFRED.

Où ?

BROCARD.

A Venise. — Je vais vous dire le jour, pour que vous ne fassiez pas de pataquès.

ALFRED.

Mais, monsieur, pourquoi voulez-vous que je mente ?

BROCARD.

Parce qu'avec ce mensonge innocent, vous rendrez à Fernand un service dont vous ne pouvez soupçonner l'importance, — et je suis sûr que s'il vous reste une chance d'épouser mademoiselle Lucile, c'est ce mensonge qui vous la donnera.

ALFRED.

Alors, tout ce que vous voudrez, monsieur, tout ce que vous voudrez.

BROCARD.

D'après sa lettre, il était à Venise le 21.

ALFRED.

Non, par exemple ; je l'y ai cherché ce jour-là.

BROCARD.

Je vous répète qu'il y était, le 21, le 22 et le 23.

ALFRED.

Bien, monsieur, bien.

BROCARD.

N'oubliez pas ces dates.

ALFRED.

Soyez tranquille; — mais que lui ai-je dit ?

BROCARD.

Que vouliez-vous lui dire ?

ALFRED.

Que ma clientèle change. — Je vais construire un lycée de jeunes filles.

BROCARD.

Eh bien ! voilà ce que vous lui avez dit.

ALFRED.

Mais que m'a-t-il répondu ?

BROCARD.

Qu'alors il n'y avait plus d'obstacles.

ALFRED.

Vous croyez qu'il m'aurait fait cette réponse ?

BROCARD.

Dites-le toujours, ça l'engage. — Vous n'êtes pas habile.

ALFRED.

Alors, monsieur, sérieusement, vous me donnez de l'espoir ?

BROCARD.

Beaucoup, je vous en donne beaucoup. — Le 21, le 22 et le 23.

CLAUDINE, revenant de l'angle droit.

Mademoiselle est sortie avec madame.

On sonne.

ALFRED.

Ah !

CLAUDINE.

On sonne, ce sont peut-être ces dames qui reviennent.

Elle court à la porte du fond, et se trouve en face de Bristol.

SCÈNE III

LES MÊMES, BRISTOL.

BRISTOL.

Monsieur de Suzor ?

CLAUDINE.

Monsieur est en voyage.

BRISTOL.

Je le sais bien, je l'ai rencontré à Rome.

CLAUDINE.

Ah !

BROCARD.

Lui aussi ?

ALFRED.

Mon rival !

BRISTOL.

Alors, il n'est pas revenu ?

v.

7

CLAUDINE.

Est-ce que monsieur doit revenir ?

BRISTOL.

M. de Suzor hésitait, — quand je l'ai quitté. — Il songeait à aller à Naples.

CLAUDINE.

Ah !

BRISTOL.

Alors, il ne pourrait pas être revenu, naturellement.

BROCARD, à part.

En voilà un qui a de l'aplomb !

BRISTOL.

Aurai-je l'honneur d'être reçu par madame de Suzor ?

CLAUDINE.

Madame est sortie. — Ces messieurs l'attendent.

ALFRED.

Je me retire.

CLAUDINE.

Oh ! non, monsieur, non, restez. — Ces dames ne tarderont pas à rentrer, et mademoiselle m'en voudrait.

Elle lui donne un livre et sort.

ALFRED.

Une bonne fille, cette Claudine ! (Il va discrètement s'asseoir dans un coin à droite. Bristol attire Brocard de l'autre côté.) *Le Magasin des Demoiselles !... c'est à elle !*

BRISTOL.

Vous ne me reconnaissez pas ? — Ernest Bristol.

BROCARD.

Ah ! oui. — J'ai eu l'honneur de vous voir, il y a trois semaines.

BRISTOL.

Et j'ai un peu changé. — Je viens de subir dix-sept jours de régime cellulaire.

BROCARD.

Vous ?

Us s'assoient sur le canapé, à gauche.

BRISTOL.

Je sors de prison.

BROCARD.

Qu'aviez-vous fait ?

BRISTOL.

C'était un emprisonnement de faveur.

BROCARD.

De faveur ?

BRISTOL.

Le directeur était de mes amis, et j'avais imaginé ce moyen pour être près de M. de Suzor.

BROCARD.

Pauvre Suzor ! Je n'ai jamais pu arriver jusqu'à lui. — Alors vous l'avez vu ?

BRISTOL.

Une seule fois. — Le jour même de mon arrivée, il y a eu esclandre, on a enfermé M. de Suzor dans une cellule, on m'a flanqué dans une autre, et nous ne nous sommes plus revus. — Nous étions au secret.

BROCARD.

Ah ! je comprends !... Mais votre ami le directeur ?

BRISTOL.

On l'avait destitué, et son successeur m'a soutenu que j'étais prisonnier, puisque j'étais en prison.

BROCARD.

Il fallait faire des démarches.

BRISTOL.

J'en ai fait ; seulement, ça a duré dix-sept jours.

BROCARD.

Et M. de Suzor ?

BRISTOL.

Ah ! lui, c'est autre chose. — Il a failli battre un gardien.

BROCARD.

Toujours ! — Voilà pourquoi on ne l'a pas relâché à l'expiration de sa peine.

BRISTOL.

Et ce n'est peut-être pas fini. — Nous avons un directeur terrible !

BROCARD.

Vous pensez qu'on pourrait le garder encore longtemps ?

BRISTOL.

Voilà pourquoi j'ai insinué prudemment qu'il irait à Naples. — Je suis accouru sans prendre le temps de déjeuner... — un déjeuner que j'attendais depuis dix-sept jours.

BROCARD.

On ne vous nourrissait donc pas ?

BRISTOL, tirant un gâteau de sa poche.

Si... si..., j'aurais même fini par manger ces choses-là. Je commençais à m'entraîner, quand on m'a renvoyé avec des excuses... — Vous permettez ?... (il mange.) Mais je ne regrette pas mes dix-sept jours de prison, moi, monsieur. — M. de Suzor m'a promis la main de sa pupille.

BROCARD.

Hein ?

BRISTOL.

Et je ne veux pas l'attendre pour poser ma candidature.

SCÈNE IV

LES MÉMES, ANGÉLIQUE, LUCILE.

Claudine ouvre la porte du fond, Angélique et Lucile entrent ensemble.

CLAUDINE.

Madame, voici monsieur qui a vu monsieur à Venise, et monsieur qui l'a vu à Rome.

BRISTOL et ALFRED, s'inclinant tous les deux.

Oui, madame.

LUCILE, à part.

Alfred a l'air content.

Claudine sort par le fond.

ANGÉLIQUE.

Je regrette, messieurs, de vous avoir fait attendre. — Vous avez vu tous les deux M. de Suzor en Italie ?

BRISTOL et ALFRED.

Oui, madame.

BROCARD, à part.

On ne pourra pas dire qu'il n'y est pas allé.

Il gague l'extrême droite, près d'Alfred.

ANGÉLIQUE.

Et il ne vous a pas donné de mission pour moi ?

BRISTOL, ahuri.

Une mission ?

ALFRED, de même.

Une mission ?

ANGÉLIQUE.

Il ne vous a pas chargé de me distraire ?

BRISTOL.

De ?...

ALFRED, naïf.

Non.

LUCILE.

Vous avez pu causer avec mon oncle ?

ALFRED.

Beaucoup, beaucoup.

BROCARD.

Ils sont restés trois jours ensemble à Venise.

ALFRED.

Oui.

BROCARD.

Au même hôtel. (Bas, à Alfred.) Dites les dates vous-même.

ALFRED.

Les 21, 22 et 23.

ANGÉLIQUE.

Le 22?... Vous en êtes sûr ?

ALFRED.

Mais oui.

ANGÉLIQUE.

Il était bien à l'hôtel de la Lune ?

BROCARD.

Louna! — On dit Louna en italien.

ANGÉLIQUE.

Mais alors, il a reçu ma dépêche ?

BROCARD, bas, à Alfred.

Dites que oui.

ALFRED.

Oui, madame, en effet, une dépêche... de vous. — J'étais là quand il l'a ouverte.

ANGÉLIQUE.

Ah !

ALFRED.

Il ne me l'a pas montrée.

ANGÉLIQUE.

Je le crois.

BRISTOL, à part.

Eh bien ! il a de laplomb, celui-là.

ANGÉLIQUE, à part.

Et je voulais en douter !

BROCARD, serrant la main d'Alfred.

Très bien.

LUCILE, qui est allée à Alfred.

Alors, mon oncle ne vous a pas mal reçu ?

ALFRED.

Mais non, au contraire, il m'a avoué qu'il avait eu tort.

LUCILE.

Et vous ne me dites pas cela tout de suite ? Restez assis, vous avez fait un si long voyage.

BRISTOL, bas, à Angélique.

Quand je dis que M. de Suzor ne m'a pas donné de mission, je me trompe.

ANGÉLIQUE.

Ah !

BRISTOL.

Il m'a autorisé, madame, à vous apprendre qu'il agréait ma candidature à la main de sa pupille.

ANGÉLIQUE.

Vraiment ? M. de Suzor a trouvé le temps de songer à sa pupille ?

BRISTOL.

A Rome, madame, à Rome, au Capitole ! (S'apercevant qu'elle est agitée et qu'elle ne l'écoute pas. — A part.) Elle paraît contrariée !

CLAUDINE, entrant par l'angle gauche et allant à Angélique, à voix basse.

Madame, Monsieur de La Haudussotte.

ANGÉLIQUE, à part.

Ah ! il vient à propos.

CLAUDINE.

Il a des choses très importantes à dire à madame. — Je l'ai fait entrer dans le petit salon.

BROCARD, par discrétion.

Nous nous retirons, madame.

BRISTOL et ALFRED.

Nous nous retirons.

ANGÉLIQUE.

J'espère, messieurs, avoir le plaisir de vous revoir. (Les jeunes gens sortent. — A Brocard.) Vous m'avez un peu négligée, monsieur Brocard ?

BROCARD.

Moi, madame, mais je... mais j'y mettais de la discrétion.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi ? — J'espère, maintenant, que vous ne me tiendrez pas rigueur ?

BROCARD.

Oh ! madame ! oh ! (A part.) Elle est vraiment charmante !
Mais si Fernand ne vient pas vite !

Il sort par le fond.

LUCILE.

Moi, ma tante, je rentre dans ma chambre et je ferai de la musique. — Ce sera la première fois depuis le départ de mon oncle. — (En sortant.) J'en voudrais à mon oncle ! Oh ! comme je vais l'embrasser quand il reviendra !

Elle sort gaiement par l'angle à droite.

ANGÉLIQUE, à Claudine.

Faites entrer M. de La Haudussette.

SCÈNE V

HERCULE, ANGÉLIQUE.

HERCULE, entrant par l'angle à gauche.

C'est votre jeune femme de chambre, madame, qui, dans son zèle, a cru devoir vous dire que j'étais là. — Je ne demandais qu'à revenir, ne voulant pas me trouver confondu avec les indifférents que vous receviez

ANGÉLIQUE.

Claudine a eu raison aujourd'hui, car j'avais hâte de vous revoir.

HERCULE.

Oh ! madame, quelle bonne parole ! Et faut-il la croire sincère ?... — Vous ne me permettez même pas de vous dire que je vous aime !

ANGÉLIQUE.

Vous me le dites si souvent, sous cette forme-là, que je ne peux pas l'ignorer.

HERCULE.

Vous m'entendez, mais vous ne m'écoutez pas. — Vous me reprochiez de ne pas vous avoir apporté l'aquarelle...

ANGÉLIQUE.

Que vous m'aviez promise.

HERCULE.

Eh bien ! madame, la voici !

Il l'apporte, et il la pose sur la table.

ANGÉLIQUE.

Ah !

HERCULE.

Je n'ai pas voulu vous donner ce portrait tel qu'il était, d'après une photographie qui indiquait votre beauté sans la rendre. — Je l'avais fait avec mon imagination ; je l'ai refait avec mon âme. — Vous voilà bien... resplendissante !

ANGÉLIQUE.

Vous oubliez nos conventions ?

HERCULE.

Vous m'avez permis d'être aimable, vous ne m'autorisez pas encore à être enthousiaste ! Je ne m'aperçois pas, — tant votre charme est puissant, — que, depuis dix-sept jours, je ne fais qu'attendre... Cependant, madame, vous m'aviez juré que, si le soir, à neuf heures, vous n'aviez pas une réponse de M. de Suzor... et à neuf heures, vous avez pensé que les dépêches ont quelquefois du retard. — A onze heures, vous avez supposé tout à coup qu'en Italie les bureaux télégraphiques étaient fermés la nuit. — Le lendemain, l'idée vous était venue que M. de Suzor n'avait peut-être pas reçu votre dépêche...

ANGÉLIQUE.

Oui... Je ne pouvais pas admettre qu'il l'eût reçue.

HERCULE.

Vous m'avez demandé deux jours pour vous en assurer, puis quatre, puis cinq, puis dix!...

ANGÉLIQUE.

Eh bien, monsieur, je sais positivement aujourd'hui que M. de Suzor a reçu ma dépêche.

HERCULE.

Comment, vous savez?...

ANGÉLIQUE.

A Venise. Et je n'ai plus de ménagements à garder.

HERCULE.

Enfin! Alors, madame?...

ANGÉLIQUE.

Alors... puisque M. de Suzor ne revient pas, je suis résolue...

HERCULE.

Vous êtes résolue...

ANGÉLIQUE.

A aller le chercher.

HERCULE.

Où?

ANGÉLIQUE.

A Naples, où il doit être.

HERCULE.

A Naples!... joli voyage!... — Et vous me permettriez de vous accompagner?

ANGÉLIQUE.

Je vous en prie. — Je ne peux pas voyager seule, — et vous êtes le meilleur ami de M. de Suzor.

HERCULE.

Oh! madame! je suis aux anges!

SCÈNE VI

HERCULE, ANGÉLIQUE, CLAUDINE.

CLAUDINE, accourant, effarée, du fond.

Madame! madame! voici monsieur! Il est là! — Il paie le cocher!

Elle range les fleurs.

HERCULE, à part.

On l'a relâché.

Il va reprendre son chapeau.

ANGÉLIQUE, à Claudine.

Que faites-vous?

CLAUDINE.

Madame, je cache les bouquets.

ANGÉLIQUE.

Mais non, pas du tout, laissez-les, au contraire. — Et vous, monsieur de La Haudussette?

HERCULE.

Madame, je songeais à me retirer, par le petit salon.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi?

HERCULE, embarrassé.

C'était de la discrétion...

ANGÉLIQUE.

N'en mettez pas trop! — Je vous prie de rester.

HERCULE, à part.

Elle a raison. — Il faut être crâne avec les maris; c'est ce qui les dérouté le mieux.

CLAUDINE, revenant.

Monsieur est dans l'escalier. — Maintenant, il faut être contente. (Avec éclat, avec joie.) Oh! madame! madame! voici monsieur! Monsieur est revenu!... c'est monsieur!... Oh! quel bonheur!

SCÈNE VII

LES MÊMES, FERNAND, puis LUCILE.

FERNAND, avec des bagages.

Où, c'est bien moi... me voici enfin! Cara mia! Come sta?
(A part.) La Haudussette!

HERCULE.

Je suis bien heureux de me trouver là, cher ami, au moment où vous arrivez.

ANGÉLIQUE.

Vous avez fait un bon voyage?

FERNAND.

Excellent!... Excellente! (A part.) Je ne m'attendais pas à trouver La Haudussette!

LUCILE, accourant du premier plan à droite.

Mon oncle est arrivé? Mon bon petit oncle!

FERNAND.

Lucile!... — Come sta?

LUCILE.

Bene. Grazie. — M. de La Haudussette nous a dit que tu parlais déjà italien, — alors, moi, je l'ai appris pour causer avec toi.

FERNAND.

Oh! je parle peu, et puis la joie de rentrer me trouble en ce moment.

LUCILE.

Tu nous raconteras tout ce que tu as vu?

FERNAND.

Tout... tout... ce sera un peu long.

HERCULE.

Vous vous êtes toujours bien porté depuis le jour où je vous ai quitté sur le quai des Esclavons?

FERNAND.

Très bien, parfaitement bien.

CLAUDINE, se débarrassant de son chapeau.

Monsieur a-t-il vu le Vésuve?

FERNAND.

Le Vésuve! Certainement... je l'ai vu!... je l'ai vu comme tout le monde.

LUCILE.

Alors, vous êtes allé jusqu'à Naples?

FERNAND.

Malgré moi! Je te jure que c'est malgré moi.

HERCULE.

Je vous disais bien, madame, qu'il se laisserait entraîner.

FERNAND.

Entrainer! — Oui, j'ai été entraîné... une fois parti, on ne

sait plus où l'on va... Je ne comptais pas m'absenter plus de quinze jours...

ANGÉLIQUE.

Il y a déjà quinze jours ?

FERNAND.

Il y en a vingt-deux, chère amie.

HERCULE.

Comme le temps passe !

LUCILE.

Votre lettre nous a donné à tous l'envie de voir Venise... le Lido... les gondoles...

FERNAND.

C'était la première impression,... mais j'ai exagéré, j'ai beaucoup exagéré. — Au fond, je suis bien heureux d'être revenu ; ça me paraît bon d'être là, au milieu de vous.

HERCULE.

Je le comprends, cher ami. — Nous le comprenons tous.

FERNAND.

Et vous, Angélique, vous ne dites rien ?

HERCULE.

La pensée que madame de Suzor était seule...

ANGÉLIQUE.

J'étais seule, mais je n'étais pas abandonnée... je me suis vue entourée tout de suite, et je tiens à remercier M. de La Haudussette devant vous. — Il a été excellent !

HERCULE.

Oh ! madame !... quoi de plus naturel !

ANGÉLIQUE.

Il est venu me voir tous les jours.

HERCULE.

Pour parler de vous, cher ami, et de votre voyage. — Nous vous suivions sur la carte.

FERNAND.

Je vous en suis très reconnaissant, mon cher La Haudussette.

HERCULE.

L'amitié a ses devoirs.

FERNAND, à part.

Si je pouvais l'étrangler !

HERCULE.

Vous devez avoir besoin de repos, cher ami.

FERNAND.

Non, non, je vous remercie.

ANGÉLIQUE.

M. de La Haudussette a raison. Vous devez être fatigué ?

FERNAND.

Pas du tout, pas du tout !

HERCULE.

Il doit être exténué, après un voyage fait si rapidement.

ANGÉLIQUE.

On va préparer votre chambre.

FERNAND.

Non, au contraire... je ne veux pas.

ANGÉLIQUE.

Laissez vos amis s'occuper de vous.

LUCILE.

Mais, mon oncle, puisqu'on veut vous soigner !

FERNAND.

Toi aussi ?

HERCULE.

Je suis sûr que vous n'avez encore rien pris.

FERNAND.

Si, j'ai déjeuné.

HERCULE.

Au buffet, à Tonnerre. — Nous savons comment on déjeune dans les buffets... Ne prenez qu'un bouillon, un bouillon seulement.

FERNAND.

C'est inutile !

ANGÉLIQUE.

J'aurais dû y penser tout de suite.

FERNAND.

Je n'en veux pas.

HERCULE.

Laissez-moi, madame, vous donner la recette d'un réconfortant merveilleux. — Je l'ai recueilli en Hollande. — Vous remplissez à demi un bol d'excellent bouillon ; vous ajoutez une tasse de lait, un œuf frais, — mêlez violemment — et vous versez deux verres de château-Lafitte. — Si vous le permettez, madame, je vais confectionner cela moi-même.

Il sort avec Claudine par le fond.

ANGÉLIQUE.

Claudine vous aidera. (A Fernand.) Nous allons préparer votre chambre. Viens, Lucile.

Elles sortent par la droite.

LUCILE.

Oui, ma tante. — Mon bon petit oncle, reposez-vous. Je vous embrasse encore pour ce que vous avez dit à Alfred, à Venise.

SCÈNE VIII

FERNAND, puis CLAUDINE.

FERNAND.

Il m'appelle son ami, il me donne des poignées de main, il s'occupe de moi !... Il me reçoit, et je ne peux rien dire !... Rien... c'est moi qui l'ai introduit chez ma femme !... c'est moi qui lui ai appris qu'il était mon meilleur ami ! — Et maintenant, un mot de trop peut me rendre ridicule... et une fois ridicule, je ne m'en relèverais pas ! — Angélique ne peut pas me tromper, elle ne peut pas ; j'en suis sûr... mais elle peut y penser... et c'est trop ! — ce serait trop !... Elle m'a menacé pourtant !... « Si ce soir, à neuf heures, je n'ai pas de réponse... » Et elle n'a pas eu de réponse !... Et, à neuf heures, peut-être, dans une de ces crises de dépit qui ont perdu tant de femmes !... et dont j'ai tant de fois profité... moi ! — Non, non, je ne peux pas m'arrêter à cette pensée, je ne veux pas... (Claudine rentre du fond ; elle va et vient pour enlever les objets de voyage de Fernand.) Cette femme de chambre !... elle sait tout, assurément, elle sait tout ! — Je ne peux pas l'interroger... je ne le dois pas.

CLAUDINE, s'apercevant que Fernand la regarde.

Monsieur est bien sûr d'avoir tous ses colis ?

FERNAND.

Oui, oui, très sûr.

CLAUDINE.

C'est que monsieur, en partant, avait promis à madame de lui rapporter des bibelots italiens.

FERNAND.

Parfaitement. (À part.) J'ai oublié les bibelots!... (Haut.) Je les ai, — je les aurai. Ils viennent par la petite vitesse.

CLAUDINE.

Il y en a tant que cela!

FERNAND.

Il y en a beaucoup. — Et puis j'apporte un morceau de ruine, — parce que ce qu'il y a de plus curieux, généralement, quand on voyage, ce sont les ruines. (À part.) Je ne peux pas l'interroger.

CLAUDINE.

Je me disais : Si monsieur n'oublie pas madame, il pensera peut-être à la femme de chambre de madame.

FERNAND, à part.

Cette fille-là a un secret à vendre. — Non, non, je ne l'interrogerai pas! J'ai attendu dix-sept jours, enfermé, muré, au secret! J'attendrai encore. — Elle me regarde! Il me semble que tout le monde voit que je sors de prison, et que ma femme va le deviner. — Tout! tout!... plutôt que ça.

CLAUDINE, qui est revenue comme si on l'appelait.

Monsieur?

FERNAND.

Je ne vous appelle pas.

CLAUDINE.

Je croyais que monsieur m'avait appelée.

FERNAND, avec embarras.

Il m'a semblé que madame de Suzor avait un peu pâli. — Elle n'a pas été souffrante en mon absence?

CLAUDINE, comme si elle récitait une leçon préparée.

Madame a été bien triste, et, si elle est pâle, ce n'est pas étonnant. Elle pensait toujours à monsieur, elle ne sortait jamais, elle ne recevait personne, et madame disait tout le temps : « Il reviendra peut être ce soir. » Il — c'est monsieur. — Monsieur regarde ces bouquets?... Madame les a conservés parce qu'elle disait chaque fois : « Il me semble que c'est mon mari qui me les a envoyés! » Ah! monsieur peut se vanter d'avoir une femme qui l'aime!

FERNAND, à part.

Voilà le discours qu'elle avait préparé pour me le vendre. Il n'est qu'un moyen digne de moi, — c'est une explication loyale avec madame de Suzor. (haut.) Voulez-vous dire à madame de Suzor que je la prie de venir un instant.

CLAUDINE.

Oui, monsieur. (En sortant.) Pauvre monsieur! Il est tout agité! — Ce que je lui ai dit aurait pourtant bien dû le rassurer.

Elle sort à droite.

FERNAND, seul, très agité.

Voilà où mon expérience doit me servir... Je me suis toujours piqué d'être habile avec les femmes des autres. — Il serait trop sot d'être maladroit avec la mienne.

SCÈNE IX

FERNAND, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE, entrant gaiement par la droite.

Il est amusant, M. de La Haudussette! — Il dirige la confection de son breuvage avec une conscience et une grâce charmante... C'est pour vous un ami précieux. (Changeant de ton.) Vous avez désiré me parler?

FERNAND, galement, la faisant asseoir près de lui, sur le canapé.

Vous ne devriez pas vous en étonner... après une si longue absence ?

ANGÉLIQUE.

Est-elle vraiment très curieuse, l'Italie ?

FERNAND.

Je veux que tu me parles de toi.

ANGÉLIQUE.

Je ne saurais que vous dire. Ce sont, d'ordinaire, les voyageurs qui ont à raconter.

FERNAND.

Tu ne t'imagines pas comme j'ai pensé à toi !

ANGÉLIQUE.

En italien ?

FERNAND.

Je te jure que je te croyais toujours là... près de moi.

ANGÉLIQUE.

Cela a dû bien vous gêner.

FERNAND, étonné.

Vous devenez malicieuse ?

ANGÉLIQUE.

Sans le vouloir, alors, en disant ce que je pense.

FERNAND.

Eh bien ! oui, — dis ce que tu penses, — je ne te demande pas autre chose. Tu m'en veux encore de ce que je suis parti seul ?

ANGÉLIQUE.

Je vous en ai voulu un instant. — J'avais une si jolie toilette de voyage ! Mais enfin, j'ai, quand il le faut, moi

aussi, beaucoup de force d'âme, et puis vous avez eu pour moi une attention si délicate! vous m'avez envoyé un de vos meilleurs amis, — le plus aimable, à coup sûr, — pour me distraire.

FERNAND.

La Haudussette!... Il lui a plu de dire que je l'avais chargé de vous distraire!... C'est de très mauvais goût.

ANGÉLIQUE.

Je m'en tiens à ce que contenait votre lettre.

FERNAND.

Oh! ma lettre! Quand on écrit à l'étranger, au milieu de gens qui parlent une autre langue, et par soixante degrés de chaleur, on ne mesure pas ses expressions. — Ne parlons plus de ma lettre. — La Haudussette a dû te paraître très fat?

ANGÉLIQUE.

Fat! lui? — Non. Je pense bien que s'il était fat, vous ne me l'auriez pas envoyé.

FERNAND.

Je ne prétends pas que je n'ai pas eu tort, en ce sens que tu as dû le trouver ennuyeux. — Je le connais; il a été ennuyeux!

ANGÉLIQUE, se levant.

Bien au contraire. — Il est très gai, très spirituel, très bon musicien.

FERNAND, à part.

J'aurai eu toutes les déveines.

ANGÉLIQUE.

Nous avons fait de la musique ensemble. — Il a une voix ravissante.

Elle prend sur la table et allume une cigarette.

FERNAND, se levant.

Je ne trouve pas. — Mais en ce moment, avouez qu'il est ridicule : il est en train de confectionner des laits de poule... — Vous fumez ?

ANGÉLIQUE.

La cigarette, quelquefois... c'est une habitude que j'ai prise en votre absence.

FERNAND.

Qui a pu te donner cette idée-là ?

ANGÉLIQUE, s'asseyant à droite.

Personne. — J'ai beaucoup réfléchi ! — C'est ce que je pouvais faire de mieux, n'est-ce pas ? Et j'ai découvert que notre grande faute, à toutes, quand nous épousons des maris plus âgés que nous, c'est de ne pas assez ressembler aux femmes qu'ils avaient pris l'habitude d'aimer avant.

FERNAND.

Oh ! non, je vous en prie, ne vous imaginez pas ça, c'est un raisonnement à la mode, au théâtre et dans les salons ; — il est absurde ! — Ce qui nous charme en nos femmes, au contraire, c'est leur grâce réservée, c'est leur tendresse discrète, la sincérité de leurs regards, — leur beauté souriante sans tapage, — c'est une âme toujours ingénue que notre amour le plus ardent laisse chaste. — Voilà la femme ! — Ne parlons pas des autres, on ne les aime pas, on ne les a jamais aimées.

ANGÉLIQUE, se levant.

Ça ne les empêche pas d'exister ! (Prenant le portrait.) Connaissez-vous ceci ? c'est le portrait d'une amie de Paquita. — On me l'a donné à cause de la ressemblance. (Le jetant.) Ce doit être une des clientes de M. de Langlade. — Ce qui m'étonne maintenant, par exemple, ce sont vos scrupules, quand il s'est agi de donner votre nièce à l'architecte de ces dames. — Aviez-vous peur de le rencontrer chez elles ?

FERNAND.

Moi! chez elles!... Tu t'imagines... tu as supposé... il t'est venu à l'idée?... Eh bien! j'enverrai chercher M. de Langlade, et je lui donnerai ma nièce.

ANGÉLIQUE.

Vous l'avez promise maintenant à M. Bristol.

FERNAND.

Bristol? — Ah! oui, Bristol!

ANGÉLIQUE.

Que vous avez rencontré à Rome.

FERNAND.

Il vous l'a dit?

ANGÉLIQUE, passant.

Rassurez-vous. Je ne lui ai pas demandé avec qui vous étiez?

FERNAND.

Mais j'étais seul; absolument seul! — Oh! cela, par exemple, je peux le jurer sur mon nom de Suzor. — J'étais seul!

ANGÉLIQUE.

Si vous aviez été seul, vous auriez répondu à ma dépêche.

FERNAND.

Ta dépêche?

ANGÉLIQUE, se rasseyant au canapé.

Je ne vous demande pas de convenir devant moi que vous l'avez reçue, vous ne le pouvez pas, ce serait trop m'humilier; et je sais bien qu'avec vous ce ne sont pas les égards qui me manqueront.

FERNAND, s'asseyant près d'elle.

Voyons, Angélique, ne parle pas d'égards ! Tu vas voir que cette grosse indignation ne repose sur rien.

ANGÉLIQUE.

Sur rien ! Il n'y a qu'une femme aimée... qui a pu vous empêcher de me répondre.

FERNAND.

Tu me dis que j'ai reçu une dépêche ? Où et quand ?

ANGÉLIQUE.

A Venise, le 22.

FERNAND.

Je n'y étais pas.

ANGÉLIQUE.

Naturellement. — Cela ne m'empêchera pas d'ajouter que je m'en suis tenue aux termes de mon télégramme, et comme le 22 au soir je n'avais pas de réponse...

FERNAND.

Angélique !

ANGÉLIQUE.

Je me suis regardée comme libre.

FERNAND.

Libre !

ANGÉLIQUE.

Cela ne vous préoccupait pas beaucoup... puisque vous étiez prévenu, et vous avez continué votre voyage. Il vous fallait voir Naples !

FERNAND.

Je me trouble... je ne te réponds pas... et tu as l'air d'avoir raison. Procédons avec ordre. Tu me dis que tu t'es

considérée comme libre... mais alors... tu ne réfléchis pas à la valeur des mots ! — Et tout ça parce que tu t'imagines que j'étais à Venise le 22. Eh bien, je n'y étais pas !

ANGÉLIQUE.

Voilà un mensonge dont je vous sais gré, mais qui vous condamne.

FERNAND.

Je te dis que je n'y étais pas. Je t'avais écrit que je resterais quatre jours. Je suis parti le soir même. Je tenais à voir Florence et Pise, à cause de la tour penchée. — Mais ce que je peux te jurer, c'est que je n'étais pas à Venise le 22.

ANGÉLIQUE.

On vous y a vu.

FERNAND.

Moi ?

ANGÉLIQUE.

Vous !

FERNAND.

A Venise ?

ANGÉLIQUE.

Le 22.

FERNAND.

Par exemple, voilà qui est fort.

ANGÉLIQUE.

Mieux encore, on a vu ma dépêche dans vos mains.

FERNAND.

Je demande à connaître le monsieur qui a vu ça.

ANGÉLIQUE.

C'est M. de Langlade.

FERNAND.

M. de Langlade ?

ANGÉLIQUE.

Il vous connaît assez pour ne pas se méprendre. Mais n'en parlons plus, ça n'a pas d'importance.

SCÈNE X

FERNAND, ANGÉLIQUE, BROCARD,
puis ALFRED et LUCILE.

BROCARD, entrant vivement par le fond.

Je viens d'apprendre que tu étais revenu. Je suis allé à la pris... à la gare... et on m'a dit... (Bas.) que tu en avais été quitte pour huit jours de supplément. (Haut.) Tu as fait un bon voyage ?

FERNAND, qui s'est levé.

Excellent, je te remercie.

BROCARD.

Tu devais parler italien ?

FERNAND.

Oui, oui, c'est fait.

BROCARD.

Continue. Dis donc... caro mio, grazie, mille grazie... (Bas.) Je te soufflerai ! (Haut.) Madame de Suzor a dû être bien heureuse de ton retour.

ANGÉLIQUE.

Oui, monsieur, très heureuse.

BROCARD, à part.

Elle n'en a pas l'air. (Bas, à Fernand.) Je t'ai encore rendu

un très grand service. Le jeune Langlade était allé en Italie pour te chercher. C'est moi qui lui ai soufflé de dire à ta femme qu'il t'avait vu à Venise.

FERNAND.

Ah ! c'est toi ?...

BROCARD.

Et qu'il était là, quand tu as reçu ta dépêche. Il paraît que tu devais recevoir une dépêche.

FERNAND.

C'est toi qui as fait cette énorme bêtise ?

BROCARD.

Comment, une bêtise ? (A part.) Il sera toujours injuste !

LUCILE, entrant avec Alfred par le fond.

Mon oncle, voici M. de Langlade qui vient vous remercier des bonnes paroles que vous lui avez dites à Venise.

ALFRED.

Oh ! oui, monsieur, je vous suis bien reconnaissant.

FERNAND.

Il n'y a pas de quoi, monsieur, il n'y a pas de quoi !

BROCARD, à part.

La prison l'a rendu maussade.

ALFRED.

J'ai eu le plaisir de rencontrer aussi (Appuyant.) à Florence, une de vos amies, la princesse Poleskina.

FERNAND.

Poleskina ?

BROCARD, bas.

C'est Paquita...

FERNAND.

Paquita !

BROCARD.

Qui est en train d'épouser un prince polonais.

ALFRED.

Elle m'a bien recommandé de vous dire que le prince avait de puissantes relations au ministère de la justice, et qu'il vous ferait obtenir votre grâce.

FERNAND.

Hein ?

BROCARD.

Qu'est-ce qu'il dit là ?

ANGÉLIQUE, se levant.

Votre grâce ?

LUCILE, stupéfaite.

La grâce de mon oncle ?

ALFRED.

Ce n'est peut-être pas le mot propre. Pour les quinze jours de prison auxquels M. de Suzor a été condamné.

FERNAND.

Mais, monsieur...

BROCARD.

On ne l'arrêtera plus.

Il passe près d'Alfred.

ALFRED.

Bien injustement, d'ailleurs. Le prince est indigné... oh ! indigné!... ça m'a fait plaisir.

FERNAND.

Assez, monsieur.

ANGÉLIQUE.

Quinze jours de prison ?

FERNAND, sans lui répondre, à Alfred.

De quel droit, monsieur, nous apportez-vous des nouvelles qu'on ne vous demande pas ?

ALFRED.

Mais, monsieur, je croyais...

FERNAND.

Vous aviez tort !

LUCILE, désespérée.

Alfred a fait une maladresse !...

BROCARD.

Il faut que j'arrange ça.

FERNAND, le bousculant.

Non ! Oh ! non, je t'en prie.

ANGÉLIQUE.

Vous avez été condamné à quinze jours de prison ?

ALFRED.

Madame de Suzor ne le savait pas ?

FERNAND.

Non, monsieur, madame de Suzor ne le savait pas et j'ai fait tout au monde pour le lui cacher. — Et vous venez, vous, gaiement... c'est abominable ce que vous avez fait là, monsieur, c'est abominable. Je ne vous le pardonnerai jamais !

LUCILE.

Ah ! mon Dieu !

ALFRED.

Je n'ai pas de chance.

SCÈNE XI

LES MÊMES, HERCULE, BRISTOL, CLAUDINE.

Claudine entre par le fond, portant un bol énorme.

HERCULE.

Voilà, mon cher ami, voilà, ç'a été long, mais vous m'en direz des nouvelles.

FERNAND.

Je vous remercie, monsieur, je ne veux rien.

HERCULE.

Oh! oh! il y a eu de l'orage. Vous avez tort, c'est excellent.

ANGÉLIQUE, à Hercule.

Vous saviez que monsieur était condamné à quinze jours de prison.

HERCULE.

Encore ?

BRISTOL.

Il y retourne ?

ANGÉLIQUE.

Comment, il y retourne !

BROCARD.

Patatras ! ça s'embrouille tout à fait. — Il faut que j'arrange...

Fernand le repousse.

ANGÉLIQUE, à Fernand.

Vous n'étiez donc pas en Italie ?

FERNAND, à Alfred.

Voilà ce que vous avez fait, monsieur, le voilà !

ANGÉLIQUE.

Mais M. de Langlade qui vous a vu à Venise ?

FERNAND, à Alfred.

Vous m'avez vu à Venise, vous ?

ALFRED.

Je n'ai vu personne, c'est M. Brocard qui m'a soufflé ça.

ANGÉLIQUE.

Et M. Bristol, qui vous a vu à Rome ?

FERNAND.

Il était en prison, comme moi.

ANGÉLIQUE.

Vous lui avez promis votre nièce à Rome ?

FERNAND.

Non, en prison.

LUCILE, passant.

Vous vouliez me marier avec un prisonnier ?

CLAUDINE.

Oh! monsieur !

ANGÉLIQUE.

Et M. de La Haudussette ?

FERNAND.

La Haudussette ! c'est le directeur de la prison.

HERCULE

Permettez ! je suis destitué !

ANGÉLIQUE.

Mais alors, je suis entrée...

FERNAND.

Dans la prison.

ANGÉLIQUE, effrayée.

Ah ! mon Dieu !

FERNAND.

Voilà l'effet que ça lui produit.

ANGÉLIQUE.

C'était donc bien vrai ? Tu étais en prison... tu ne pouvais pas revenir ? tu n'osais pas me répondre ? — Tu n'es pas allé en Italie sans moi, le reste m'est égal... — Viens m'embrasser.

FERNAND, ahuri.

Hein ? quoi ? comment ? tu me pardonnes ?

ANGÉLIQUE.

Oui, je te pardonne, oui.

FERNAND, embrassant Angélique.

Excusez-moi, messieurs... la surprise et l'émotion m'ont... Je deviens sensible ! J'en guérirai !

CLAUDINE.

Ça me fait pleurer, moi.

LUCILE.

Maintenant, mon oncle, il ne faut pas en vouloir à Alfred.

FERNAND.

Mais non, je ne lui en veux pas, à ce brave garçon.

ALFRED.

Je construis un lycée de jeunes filles.

FERNAND.

Ce n'est pas dangereux.

BRISTOL, s'avançant.

Mais moi, monsieur, vous m'aviez promis...

FERNAND, le repoussant.

Vous, vous avez été condamné pour pornographie. —
Jamais !

HERCULE.

Convendez que j'ai bien gardé votre secret ?

FERNAND.

Admirablement. — Je suis votre obligé.

HERCULE.

Du tout, du tout, j'ai essayé de vous être agréable, ça me
suffit.

FERNAND, amenant Angélique, à part.

Angélique, le 22, à neuf heures ?...

ANGÉLIQUE.

J'avais demandé à réfléchir.

FERNAND.

Et ?...

ANGÉLIQUE.

Je réfléchis encore. (Tirant la photographie de sa poche et la donnant
à Fernand.) Mais... ne l'égarez plus.

FERNAND, l'embrassant.

Oh ! chère femme adorée !... Eh bien ! je t'avouerai
tout.

ANGÉLIQUE.

Je ne veux plus rien savoir.

FERNAND.

Moi, je veux tout te dire.

ANGÉLIQUE.

Je ne le veux pas.

FERNAND.

Je te dirai tout.

ANGÉLIQUE.

Non.

FERNAND.

J'ai fait quinze jours de prison...

ANGÉLIQUE.

Je ne veux pas savoir pourquoi.

FERNAND.

Parce que j'ai rossé le guet, comme sous la Régence.

FIN DU VOYAGE D'AGRÉMENT